

BOULEZ DEMEURE

P. I – II

ROYAL CLAP DE FIN

P. I – III

NOBLE ET SENTIMENTAL

P. II

**NATURE ET
REDÉCOUVERTES**

P. III

REQUIEM(S) FOR A DREAM

P. IV

**LES PROJETS PALPITANTS
DE LA MAÎTRISE**

P. V

LE BEL ÂGE

P. VI – VII

**LES ARTISTES EN
RÉSIDENCES**

P. VIII – IX

VIENNE EN MAJESTÉ

P. IX

**ILS ET ELLES REVIENNENT**

P. X – XI

L'AVENIR EST À ELLES

P. XII

**DES GRENOUILLES
ET DES OGRES**

P. XII-XIII

ÇA VA VROMBIR

P. XIII

**ACCUEILLIR POUR
TRAVAILLER ENSEMBLE**

P. XIV

**L'ORCHESTRE NATIONAL
A RENDEZ-VOUS AVEC
LA FRANCE**

P. XV

ÉTOILES ET TOILES

P. XV

LA SAISON 24/25 DES CONCERTS DANS L'OREILLE DE FRANCE MUSIQUE

ENTREZ AU CŒUR DU CONCERT



La nouvelle saison 2024/2025 des concerts de Radio France vient d'arriver : guidés par les productrices et producteurs de France Musique, tout au long de ces quinze pages, vous allez en découvrir les mille et une facettes. Si le National fête, notamment, les anniversaires de Maurice Ravel et de Pierre Boulez, le Philhar, lui, dira adieu à son directeur musical Mikko Franck, tout en jouant un bouquet de grandes pages liées à la Nature. Maîtrise, Chœur de Radio France, baguettes et solistes prestigieux se joignent à l'aventure, marquée, entre autres, par les 10 ans de l'Auditorium. ■

BOULEZ DEMEURE

En 2025, l'Orchestre National de France fête le centenaire de la naissance de Pierre Boulez : le chef et le compositeur sont mis à l'honneur dans 2 concerts dirigés par François-Xavier Roth cernant cette figure majeure et incontournable du XX^e siècle.

LIONEL ESPARZA

Ce n'est pas faire injure aux musiciens d'aujourd'hui que de le reconnaître : bientôt dix ans après sa mort, et alors qu'on va commémorer le centenaire de sa naissance, personne n'a su prendre la place que Pierre Boulez a occupée pendant un demi-siècle. Une place éminente et enviée, non seulement dans le microcosme de

la création, mais dans le milieu musical en général, pour l'opinion publique, et auprès des grands de ce monde. On lui a d'ailleurs abondamment reproché cet entregent tous azimuts. Mais quel reproche ne lui a-t-on pas adressé... Le pire étant d'avoir été partial dans le choix des compositeurs qu'il dirigeait, alors même qu'il consacra un temps et une énergie considérables à faire connaître les œuvres (...)

ROYAL CLAP DE FIN

Directeur musical de l'Orchestre Philharmonique de Radio France depuis 2015, Mikko Franck tire sa révérence à la fin de la saison après un mandat renouvelé deux fois. Passons en revue quelques rendez-vous à ne surtout pas manquer.

BENJAMIN FRANÇOIS

Après un coup de projecteur sur les sept symphonies de Sibelius la saison passée, Mikko Franck emmène le Philhar en terres musicales germaniques dès le concert d'ouverture (13 septembre) avec la *Symphonie alpestre*, mais aussi *Une Vie de héros* (le 22 novembre) de Richard Strauss, un compositeur que le chef a toujours eu à

cœur de défendre avec générosité et conviction. Le 19 septembre, après la *Deuxième* puis la *Sixième* les deux saisons passées, Mikko approfondit le sillon mahlérien avec sa *Troisième Symphonie*, la deuxième plus longue du répertoire classique avec près de 100 minutes de musique, ainsi que les *Kindertotenlieder*, en excellente compagnie de la contralto Marie-Nicole Lemieux (le 22 novembre). (...)

LE CHŒUR FÊTE MONTEVERDI

Si Bach ou Mozart sont très familiers du Chœur de Radio France, l'exploration du répertoire antérieur au XVIII^e siècle est moins fréquente. Aussi est-ce un événement que la célébration des *Vêpres de la Vierge* de Claudio Monteverdi, qui verra Lionel Sow à la tête du Chœur, du Consort et d'une brochette de solistes (Emmanuelle de Negri, Valerio Contaldo, entre autres) rompus à ce répertoire (le 25 avril).

4 X RACH

La légende dit qu'à l'issue de la création du *Troisième Concerto*, ses doigts encore sous le choc de l'épreuve, Sergueï Rachmaninov fut incapable d'accorder le moindre bis au public. Premier prix du Concours Tchaïkovski en 1978, Mikhaïl Pletnev a montré en maintes occasions qu'il n'était pas homme à reculer devant les défis – son récital au Carnegie Hall, en 2001, est entré dans les annales ; aussi enchaînera-t-il les quatre concertos pour piano de Rachmaninov en deux soirées, sous la direction de Dima Slobodeniouk (les 26 et 27 septembre).

(→ suite du texte « Boulez demeure »)

des autres, les vivants comme les morts ! D'où la gratitude que cer-

dire, qui cohabitent rarement dans le même être : chef, com-

« Approcher ces œuvres sans équivalent comme il les a sans doute voulues : non en manifestes, mais comme des messages ruisselants de lumière, et d'un désir infini. »

tains expriment volontiers, eu égard à sa proverbiale générosité à les défendre – on le vérifiera cette saison avec les hommages d'Olga Neuwirth et Philippe Manoury (les 8 février et 17 janvier).

Boulez a alterné des fonctions, des visages pourrait-on

positeur, théoricien, médiateur, symbole, et homme d'institutions. Comme chef, il a été l'un des seuls Français de sa génération, avec Georges Prêtre, à mener une exceptionnelle carrière internationale. Comme théoricien, il a imposé une esthétique

avant-gardiste qu'on peut bien sûr contester, mais qui a servi de colonne vertébrale à un demi-siècle de modernité musicale. Pédagogue sévère mais brillant, il a partagé autant qu'il a pu ses convictions et ses idées, et posé même, à l'égal d'un Leonard Bernstein (quoique sur un autre mode) les bases de ce qu'on n'appelait pas encore la « médiation culturelle ». Emblème, il a pendant un demi-siècle représenté à lui seul cette espèce étrange du « compositeur contemporain » (être nommé dans un sketch d'Élie Semoun, voilà un privilège que ni Dutilleux ni Xenakis n'ont connu !). Homme d'institutions enfin, il s'est battu pour créer des équipements culturels aujourd'hui rayonnants, comme la Cité de la musique.

Peu de compositeurs ont eu une telle influence et laissé un tel legs. Seul Lully jadis a ainsi déterminé la musique française pour plusieurs décennies, cumulant de même les actions artistiques, esthétiques et institutionnelles. Ce qui fait de Boulez, tout simplement, le musicien français le plus important et le plus marquant de son époque.

Quant au compositeur, même si c'était là sa vocation première, il reste à redécouvrir. Nos oreilles ayant évolué, beaucoup de pièces deviennent étonnamment écoutables (on les a si souvent accusées de ne pas l'être...). Pas toutes sans doute : ainsi le *Livre pour quatuor* (qui sera jouée le 5 février), où la mystique de l'écriture est poussée en une radicalité presque exclusive (et, soit dit en passant, que la mollesse des tendances

actuelles ferait presque regretter). En revanche, on commence à pouvoir entendre très naturellement *Le Soleil des eaux*, que l'Orchestre National de France reprendra le 23 janvier, 75 ans après en avoir assuré la création ; et bien sûr les *Notations*, qui sont devenues un classique de l'orchestre du XX^e siècle (le 17 janvier).

J'évoquais Lully : il nous a fallu presque trois siècles pour réévaluer sa musique. Peut-être pourrait-on essayer, avec Boulez, de prendre un peu moins de temps. Et approcher ces œuvres sans équivalent comme il les a sans doute voulues : non en manifestes, mais comme des messages ruisselants de lumière, et d'un désir infini. ■

NOBLE ET SENTIMENTAL

Il est parmi les compositeurs que l'Orchestre National de France a sûrement le plus joués. Quoi de plus naturel, à l'occasion du 150^e anniversaire de sa naissance, de consacrer cinq concerts complets à Maurice Ravel ? L'intégrale des pièces symphoniques, sous la direction de Cristian Măcelaru.

PAR FRANÇOIS-XAVIER
SZYMCAK

Souffrant d'une maladie cérébrale dégénérative, Maurice Ravel entendit son tout dernier concert en novembre 1937, avec l'Orchestre National dirigé par son fondateur Désiré-Émile Inghelbrecht dans *Daphnis et Chloé*. À l'issue de la soirée, Ravel confia à ses amis : « J'ai encore tant de musiques dans ma tête, je n'ai encore rien dit, j'ai encore tellement à dire... ». Il mourut le mois suivant, à 62 ans. Le 4 janvier 1938, la Tour Eiffel « radiodiffusait » en direct un concert donné Salle Gaveau à Paris, de nouveau avec « l'O.N. » dirigé par « Inghel », auteur d'une *Fanfare funèbre* jouée en ouverture. Dédié à la mémoire de Ravel, ce concert proposait plusieurs de ses œuvres, dont le *Concerto en sol* par le pianiste Jean Doyen.

Pourtant, le chef d'orchestre n'avait pas toujours été tendre avec l'auteur du *Boléro*, qu'il surnommait ironiquement en 1917, dans une lettre à Debussy, « Radis-noir, notre maître à tous » (mauvais jeu de mots sur



Manuscrit autographe du *Boléro* de Maurice Ravel © Bibliothèque nationale de France, département Musique

la « rave »). En 1926, le fervent debussyste Inghelbrecht écrivait à Jean Vuillermoz : « ce petit salaud de Maurice a dirigé un

concert de ses œuvres au milieu desquelles il a glissé – charmant hommage – les deux Debussy qu'il a orchestrés... » « Pour des raisons extra-musicales, je suis avec M. Inghelbrecht en termes assez froids... » reconnaissait Ravel ; mais, beau joueur, il saluait « l'habileté et la compréhension vraiment exceptionnelles de ce jeune homme ».

Quoi qu'il en soit, la musique de Ravel fut et sera toujours au cœur du répertoire de

l'Orchestre National de France, Inghelbrecht enregistrant avec sa formation *Daphnis* ou la *Rapsodie espagnole* au début des années 50. En 1975, le centenaire du compositeur fut marqué par une série de concerts du National avec le flamboyant Leonard Bernstein dirigeant de son clavier le *Concerto en sol*, dans lequel les musiciens de l'orchestre ont accompagné bien d'autres virtuoses, comme Jean-Philippe Collard avec Lorin Maazel, Monique Haas avec Paul Paray ou plus récemment

Alexandre Tharaud avec Louis Langrée.

Et ce même Bernstein accompagnant la voix de Marilyn Horne dans *Shéhérazade*, et Paul Kletzki accompagnant celle de Victoria de Los Angeles dans les *Mélodies hébraïques*, et Ernest Bour dirigeant avec délice *L'Enfant et les Sortilèges*, et André Cluytens envoûtant dans les *Valses nobles et sentimentales*, et Georges Prêtre tourbillonnant dans *La Valse*, et Eliahu Inbal ciselant les motifs de *Ma Mère l'Oye* ou du *Tombeau de Couperin*, et Manuel Rosenthal cultivant le « son français » dans la musique de son maître bien-aimé Maurice Ravel, notamment *L'Heure espagnole* en décembre 1944, et l'actuel directeur musical Cristian Măcelaru emmenant *Daphnis et Chloé* à Bucarest, à la suite de ses prédécesseurs Roger Désormière, Maurice Leroux, Jean Martinon, Sergiu Celibidache, Charles Dutoit, Kurt Masur, Daniele Gatti ou Emmanuel Krivine... Tout cela se passe avec le National qui, bien évidemment, rendra hommage pour la nouvelle saison à cet univers musical intemporel et éternel. Mille mercis Monsieur Ravel ! ■

Les 5 concerts Ravel du National auront lieu les 28 février, 2, 5, 6 et 13 mars 2025.

« La musique de Ravel fut et sera toujours au cœur du répertoire de l'Orchestre National de France. »

(→ suite du texte « Royal clap de fin »)

La musique française n'est pas en reste avec *Les Nuits d'été* de Berlioz et la mezzo-soprano Lea Desandre dès le concert d'ouverture, suivies de l'ouverture de *Béatrice et Bénédict*, complétée, dans le même concert du 18 octobre, par la *Symphonie en ré mineur* que Franck et le Philhar ont gravée assez récemment – album sorti en 2020 sous le titre *Franck by Franck* – chez Alpha Classics. Également présente au programme du concert du 30 avril, l'emblématique *Symphonie fantastique* réapparaît, couplée avec le *Concerto pour alto* de Bartók avec Antoine Tamestit. Plus tard dans la saison (le 12 juin), Mikko continue de se sentir des affinités avec la musique de Debussy

et ses emblématiques *Prélude à l'après-midi d'un faune* et *La Mer*, tandis qu'il ouvrira ce concert par une partition de la compositrice Cécile Chaminade transcrite par Anne Dudley, *Les Feux de la Saint-Jean*. Enfin, le chef finlandais s'emparera de la musique d'Henri Dutilleux, dont il dirige *The Shadows of Time* le 22 novembre.

On avait senti, dès le concert d'ouverture de la saison 2023/2024, que le courant musical passait formidablement entre le chef finlandais et la soprano lituanienne Asmik Grigorian, nous ne serons donc pas surpris de la voir faire équipe avec Matthias Goerne dans *Le*

Château de Barbe-Bleue de Bartók le 29 novembre, histoire de réitérer le succès de leur *Quatorzième Symphonie* de Chostakovitch parue en octobre 2023 chez Alpha Classics. Et justement, « Chosta » ne quitte pas le pupitre de Mikko qui s'empare le 7 mars de la *Septième Symphonie « Leningrad »* puis, le 25 avril, de sa *Dixième Symphonie*. Répertoire russe toujours, au sein de ce même concert : il entraîne le Philhar et Beatrice Rana sur les pas de Tchaïkovski avec son *Premier Concerto pour piano*.

Au terme de ces si riches dix saisons, quelle image souhaiterions-nous laisser le directeur musical du Philhar ? L'éclectisme de son

« *L'éclectisme de son concert d'adieux nous donne quelques indices de cet héritage d'humanité, d'énergie positive et de dynamisme communicatif.* »

concert d'adieux, le 18 juin, avec Jean-Yves Thibaudet en soliste, nous donne quelques indices de cet héritage d'humanité, d'énergie positive et de dynamisme communicatif, avec Holst, Saint-Saëns, Pépin et... Strauss ! On devine déjà que Mikko Franck reviendra les saisons suivantes en

tant que chef invité, histoire de garder le contact avec son cher Philhar. ■

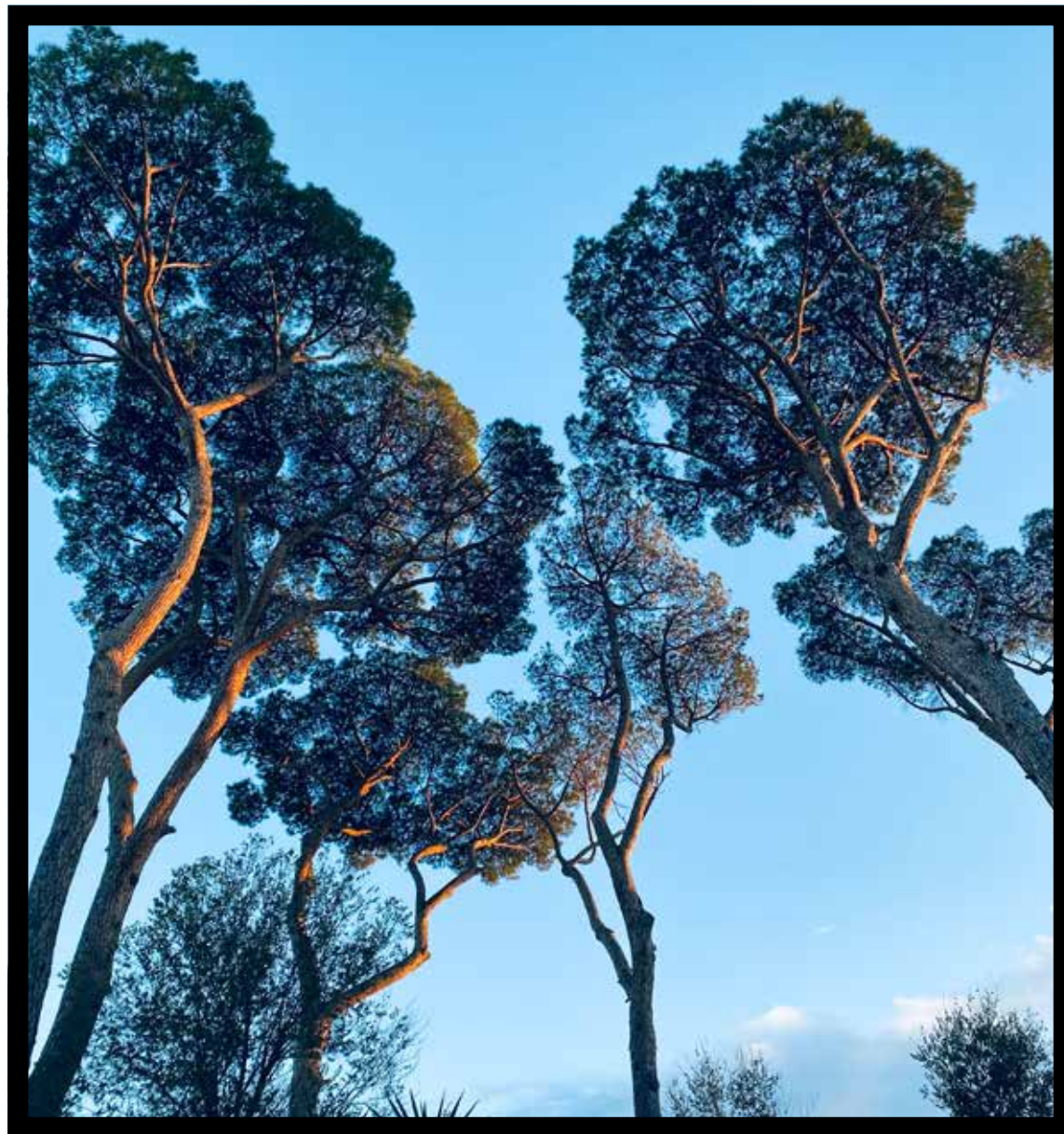
NATURE ET REDÉCOUVERTES

Plus que jamais sensibles à l'écologie et au monde vivant, l'Orchestre Philharmonique de Radio France et Mikko Franck déclinent une saison où la nature occupe une place centrale. Tour d'horizon.

PAR FRANÇOIS-XAVIER
SZYMCAK

En 1722, dans son *Traité de l'harmonie réduite à ses principes naturels*, Rameau affirmait que la musique occidentale tenait sa perfection d'une organisation liée à la nature des sons, avec des arguments « scientifiques » bientôt contestés par Jean-Jacques Rousseau. Musicien mineur mais penseur majeur, le fameux promeneur solitaire revendiquait sa préférence pour la mélodie italienne, mais il abordait surtout la musique comme Orphée, dont le chant charmait même les bêtes sauvages. « Jamais la nature ne nous trompe, c'est toujours nous qui nous trompons » déclarait Jean-Jacques.

Si la recherche de l'harmonie des sphères date de l'antiquité pythagoricienne, l'inspiration, voire l'imitation de la nature par la musique remonte à la nuit des temps. Dès le Paléolithique, les êtres humains ont mis en vibration bois, os, pierre ou coquillage, les chasseurs cueilleurs ayant imité de tout temps le chant des oiseaux avec des appeaux. « Il est extraordinaire d'observer à quel point l'homme de l'âge de pierre savait saisir le monde qui l'entourait. Quel savoir-faire inattendu, raffiné et habile dans cet art, d'où se dégage une force intérieure si fascinante » déclare Kryštof Mařatka dans son récent concerto pour violon *Sanctuaires – aux abysses des grottes ornées*, créé pour et par Amaury Coeytaux, ancien violon solo du « Philhar » (le 12 décembre).



© D.R.

Les cris d'animaux, en particulier les chants d'oiseaux, sont présents dès la Renaissance chez Clément Janequin, puis Beethoven cite le coucou, la caille et le rossignol dans sa *Pastorale*, partition ayant directement inspiré Berlioz dans la *Scène aux champs* de sa *Fantastique* (le 12 juin). Sans parler du

compositeur-ornithologue Messiaen, plus près de nous, Clara Iannotta décrit même un *Strange bird...* (le 16 novembre). Et combien de musiciens ont évoqué l'eau ? Celle de la Tamise des *Water Music* de Haendel (le 11 janvier), de la *Moldau* de Smetana (le 3 octobre), celle des *Hébrides* de Mendelssohn (les 2 et 3 octobre),

Si la musique est l'art des sons et des silences, c'est aussi l'art du temps qui passe, comme soulignent Haydn dans sa *Symphonie « Le Midi »* (le 24 mai), Debussy dans *Prélude à l'après-midi d'un faune*, Chaminade dans *Feux de la Saint-Jean*, Berlioz dans les *Nuits d'été* (le 13 septembre), Tchaïkovski dans sa *Symphonie « Rêves d'hiver »* (le 13 février) ou Stravinsky dans *Le Sacre du printemps* (le 24 février). Notre environnement est fragile nous rappellent Tan Dun dans *Requiem for nature* (le 2 juillet), ou Camille Pépin dans *Inlandsis* sur la fonte des glaces : « Cette pièce repose sur l'ambivalence de deux émotions : la peur d'une fin inéluctable et l'espoir d'un nouvel horizon. Si l'on est pessimiste et souvent impuissant face aux événements liés aux dérèglements climatiques, nous ressentons toujours cette grande émotion devant la beauté et la force de la nature » (le 18 juin). En effet, l'émerveillement est toujours là, face au spectacle de la nature et aux ressources infinies

« *L'émerveillement est toujours là, face au spectacle de la nature et aux*

ressources infinies de la musique. »

de *La Mer* de Debussy (le 30 avril), des *Waves* de Dusapin ou de l'infanticide *Vodnik* de Dvořák (le 3 octobre).

de la musique. Il suffit pour s'en convaincre de suivre Richard Strauss dans *Une Symphonie alpestre*, inextinguible source de joie (le 13 septembre). ■

**KANTOROW / GARDINER :
RETROUVAILLES**

Le pianiste français Alexandre Kantorow, Premier Prix et Médaille d'or du Concours Tchaïkovski, et le chef britannique John Eliot Gardiner, créateur des English Baroque Soloists, se retrouvent pour deux concerts, après une première rencontre électrisante autour du *Quatrième Concerto* de Beethoven, à l'été 2023. Au programme, les deux concertos pour piano de Brahms, mis en miroir avec les *Sixième* et *Septième Symphonies* de Dvořák (les 21 et 26 mars).

**UN PARTENARIAT AVEC
LE CNSMD**

Radio France et le Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris poursuivent leur fructueux partenariat. Ainsi, le jeune compositeur Yuki Nakahashi, élève du Conservatoire, compose une *Fanfare pour les 10 ans de l'Auditorium*, créée par le National dirigé par Andrés Orozco-Estrada (le 7 novembre), tandis qu'un élève du CNSMD de Paris interprétera le *Concerto pour flûte* de Jacques Ibert avec le Philhar, sous la baguette de Mikko Franck.

**LE BICENTENAIRE ANTON
BRUCKNER**

Deux cents ans tout juste que le « ménestrel de Dieu » a vu le jour. Compositeur de symphonies souvent comparées à des cathédrales, Anton Bruckner (1824-1896) a régulièrement eu les honneurs de l'Orchestre National de France, dirigé notamment par Kurt Masur, Daniele Gatti ou Bernard Haitink. On entendra sa musique à trois reprises cette saison: la *Symphonie n°4* dirigée par Andris Poga (le 15 novembre), la *Messe n°2, pour chœur et orchestre à vent*, par Lionel Sow (le 17 novembre) et la *Symphonie n°7* par Philippe Jordan.

REQUIEM(S) FOR A DREAM

Messes, Requiem: de nombreuses œuvres liturgiques ponctuent la nouvelle saison de nos concerts, portées, en majesté, par le Chœur de Radio France. Tour d'horizon.

GABRIELLE
OLIVEIRA GUYON

Il existe tant de styles différents pour ces formes musicales et autant d'esthétiques diamétralement opposées que, depuis leurs origines – remontant au Moyen-Âge – elles continuent d'inspirer compositeurs et compositrices. C'est cet incroyable panel que vous proposent les formations musicales de Radio France: la *Messe n°2* d'Anton Bruckner (le 17 novembre), la *Messe pour double chœur a cappella* de Franck Martin (le 4 février), la *Messe n°5* de Franz Schubert (le 13 mai) mais aussi plusieurs *Requiem*: de Giuseppe Verdi (le 4 octobre), de Wolfgang Amadeus Mozart (le 17 octobre), *Un Requiem allemand* de Johannes Brahms (le 5 avril), de Gabriel Fauré (le 21 mai), de Maurice Durufé (le 13 juin), et le *Requiem for Nature* en création française du compositeur chinois Tan Dun (le 2 juillet).

Quelles sont les différences entre un Requiem et une Messe? Tous deux font partie du répertoire de la musique sacrée de tradition catholique et s'appuient sur des textes liturgiques en latin. La Messe comprend les chants de l'ordinaire (parties et prières invariables de la messe) que l'on retrouve dans toutes les messes composées: *Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus, Agnus Dei*. Le Requiem, lui, ou messe des défunts, se distingue par l'absence du *Gloria* et du *Credo*, et la présence, dès le XIII^e siècle, d'une séquence appelée *Dies Irae*.

Les premières messes sont utilisées lors de cérémonies religieuses. Parmi les premiers compositeurs connus: Guillaume de Machaut au XIV^e siècle, puis Josquin des Prés et Palestrina à la Renaissance. Ils ont contribué à l'évolution de la messe en tant que genre musical distinct, avec l'utilisation d'un *cantus firmus* (mélodie chantée par le ténor qui sert de base à la polyphonie). Plus tard, à l'époque baroque, la messe voit l'introduction d'airs, de duos et de récitatifs. Puis au fil des siècles, les compositeurs se sont approprié – plus ou moins – l'ordre liturgique et ont osé plusieurs appropriations personnelles, selon l'époque et les esthétiques. Si la *Messe n°5* de Schubert (écrite dans les années 1820) bouleverse par son mysticisme et son expressivité orchestrale audacieuse, la *Messe n°2* de Bruckner utilise autant les techniques anciennes (fugue, canon, polyphonies a cappella) que des dissonances et des contrastes forts. Composée, en 1866, pour chœur et orchestre à vents, elle

mêle tradition et modernité... mais toujours avec cette intensité brucknérienne si reconnaissable. Plus récente (mais, datant tout de même des années 1920!)

dont les origines remontent à l'expansion du christianisme et la naissance du chant grégorien dans les églises. Le premier Requiem est signé Guillaume

sa puissance et son angoisse face à la mort.

C'est à partir du XIX^e siècle que Verdi ou encore Berlioz apportent leur contribution, créant des œuvres liturgiques plus expressives et colossales. Si Verdi, homme d'opéra aux succès inégalés, insuffle dans son ample *Requiem* tout son génie dramatique, Berlioz écrit pour un effectif gigantesque (création aux Invalides en 1837 par plus de quatre cents musiciens!). Mais leur fureur et leur grandeur sont bien loin de l'affliction et de la douceur d'autres Requiem, à l'exemple de celui de Fauré, composé entre 1887 et 1901. Son écriture intime et émouvante, voire angélique, renonce à dramatiser les textes sacrés. En ôtant tout ce qui pouvait avoir un caractère tragique ou funèbre (Fauré supprime le *Dies Irae*), il donne une couleur poétique, charmante et apaisée à la mort. Cette même atmosphère se retrouve dans le *Requiem* de Durufé qui réussit, lui aussi, en 1947, un savoureux compromis entre austérité et volupté. Durufé intègre l'imparable beauté des thèmes grégoriens dans une harmonisation moderne, illuminant de paix céleste cette messe des défunts.

Plus étonnant encore, certains Requiem ne doivent rien à la liturgie catholique. À commencer par le *Requiem allemand* de Brahms. Il ne correspond pas à une messe des morts mais à une prière humble luthérienne. Écrit sur des textes bibliques (en allemand), il est traité avec une liberté et un romantisme consolateur plein d'espérance. Ce Requiem humain alterne entre détresse et consolation. Quant au *Requiem for Nature* du compositeur chinois Tan Dun, créé en 2023, il pose la question de la relation entre la nature et l'humanité. La puissance des thèmes évoqués n'en élimine pas moins l'aspect indéniablement spirituel, introspectif et grandiose des œuvres que nos formations musicales vous proposent... bien au contraire!

Aujourd'hui encore, la tradition des Messes et des Requiem évolue grâce à de nombreux compositeurs explorant différentes approches stylistiques et sonores pour exprimer la spiritualité et l'émotion à travers la musique et les textes sacrés. Ne les manquez pas en cette nouvelle saison! De nombreuses concerts vous permettent d'aller au plus près de ces témoignages puissants, prouvant la capacité de la musique à transcender l'homme et à toucher profondément notre âme. ■



Affiche de la première représentation du Requiem de Verdi au Théâtre de la Scala de Milan

la *Messe pour double chœur a cappella* du Suisse Frank Martin est une œuvre composée par besoin spi-

Dufay (XV^e siècle). Mais c'est avec Mozart, en 1791, qu'il atteint une nouvelle hauteur d'ex-

« En ôtant dans son Requiem tout ce qui pouvait avoir un caractère tragique ou funèbre (il supprime le *Dies Irae*), Fauré donne une couleur poétique, charmante et apaisée à la mort. »

rituel. Elle ne sera créée qu'en 1963, son auteur ne voyant aucun intérêt à la partager. Depuis, son succès est immense. Brillante et complexe, elle s'impose par sa pureté architecturale. L'univers archaïsant et fervent s'illumine par le jeu subtil des deux chœurs.

Le Requiem, messe spécifiquement dédiée aux défunts, a aussi une longue histoire. Il est l'un des genres musicaux les plus anciens,

pression artistique. Cette œuvre inachevée reste l'une des plus émouvantes, graves et solennelles de toute l'histoire de la musique. Mozart n'en achève véritablement que deux parties, l'*Introït* et le *Kyrie*, ainsi que huit mesures de son *Lacrimosa*. Son élève Franz Xaver Süssmayr termine ce chef-d'œuvre, en en conservant le ton austère et terrifiant. Le chœur semble dévoiler toute

LES PROJETS PALPITANTS DE LA MAÎTRISE

Célébrer la création, s'associer aux orchestres maison, participer à la réouverture de Notre-Dame de Paris : la saison 2024/2025 de la Maîtrise de Radio France s'annonce festive. Zoom sur quelques moments forts, en compagnie de sa directrice musicale Sofi Jeannin.

PAR SUZANA KUBIK

Une vingtaine de concerts et cinq siècles de musique – de Bach et Vivaldi, en passant par Mahler, Honegger, Janáček, Messiaen, jusqu'à Olga Neuwirth et la dernière génération des compositeurs et compositrices : les créations, les grandes pages et les pépites plus rares du répertoire choral rythmeront la nouvelle saison de la Maîtrise de Radio France. Sans oublier les incursions dans le *cross-over* ou des formats de concerts renouvelés, explique Sofi Jeannin. « Nous avons pensé la nouvelle saison comme un parcours pédagogique cohérent, optimal pour la formation des maîtrisiens et maîtrisiennes, tout en déclinant une offre d'œuvres généreuse et diversifiée, à destination d'un public large, à la fois spectateurs en salle et auditeurs de France Musique. La Maîtrise a à cœur de participer au renouveau et à l'enrichissement du répertoire choral. »

CÉLÉBRER LA CRÉATION

Sofi Jeannin a fait de la création son cheval de bataille, depuis son arrivée à la tête de la formation en 2008 ; dans cette optique, la Maîtrise de Radio France place la collaboration avec les compositeurs et les compositrices de notre temps au premier plan. Plusieurs dates leur seront consacrées au cours de la saison 2024/2025, à commencer par le concert inaugural de l'Orchestre Philharmonique de Radio France (le 13 septembre). Pour la 10^e année consécutive, Mikko Franck choisit d'inaugurer la saison en invitant la Maîtrise : à cette occasion, la jeune compositrice et ancienne maîtrisienne Tatiana Probst prépare une partition chorale. « C'est devenu une tradition de mettre en lumière nos anciennes élèves qui ont embrassé la carrière de compositrices – Héloïse Werner, Josephine Stephenson ou Lise Borel ont été à l'honneur lors des saisons précédentes. C'est un symbole fort et une vraie joie pour nous de retrouver Tatiana Probst, cette fois-ci dans le rôle de compositrice, pour cette création mondiale. » (le 13 septembre)

Création, encore et toujours, avec une soirée consacrée au franco-libanais Zad Moultaqa, compositeur et artiste visuel dont la palette singulière et colorée

croise les influences orientales et occidentales. Par le passé, la Maîtrise a chanté plusieurs de ses œuvres chorales, inspirées par des sonorités glanées dans le bassin méditerranéen. Pour cette commande de Radio France, Zad Moultaqa présentera une *Passion selon les enfants*, un oratorio composé sur des textes syriens, chanté intégralement par 60 maîtrisiens et maîtrisiennes accompagnés par l'ensemble ba-

GRANDES PAGES CHORALES POUR GRANDS ÉVÉNEMENTS

D'autres événements exceptionnels marqueront la saison de la Maîtrise, à commencer par ces retrouvailles que les Français attendent de pied ferme, depuis l'incendie qui a ravagé la Cathédrale Notre-Dame de Paris, en avril 2019. Après rénovation, son inauguration est annoncée le 8 décembre 2023, et

la réouverture de la Cathédrale – c'est aussi une occasion, pour notre chœur d'adolescents qui font les premières expériences de

collaboration avec la violoncelliste Ophélie Gaillard et son ensemble Pulcinella, autour d'un projet mêlant littérature et mu-

« *Zad Moultaqa est un poète et, dans sa musique, son côté plasticien est palpable, on voit presque les couleurs. Sa façon de*

créer des ponts entre les traditions extra-européennes et le langage contemporain est une vraie richesse pour les maîtrisiens, et une invitation au voyage pour le public. »



© Victor Hugo

roque Les Musiciens de Saint Julien. Une rencontre des esthétiques que Sofi Jeannin apprécie tout particulièrement chez ce compositeur. « Zad Moultaqa est un poète et, dans sa musique, son côté plasticien est palpable, on voit presque les couleurs. Sa façon de créer des ponts entre les traditions extra-européennes et le langage contemporain est une vraie richesse pour les maîtrisiens, et une invitation au voyage pour le public. » (le 6 avril)

c'est la Maîtrise de Radio France qui y donnera un concert, le 4 février. « Le chef de chœur de la Maîtrise de Notre-Dame Henri Chalet a invité la Maîtrise pour le premier concert suivant la réouverture au public. Nous allons chanter des motets de Bach et la *Messe pour double chœur a cappella* de Frank Martin, raconte Sofi Jeannin. Au-delà du contexte solennel de cet événement – c'est une joie immense de se joindre aux célébrations de

voix mixtes, de rencontrer une formation d'adultes, et de vivre de l'intérieur ce que sera leur vie professionnelle, s'ils continuent à chanter. Le tout dans un programme constitué de très belles pages, notamment la *Messe* de Frank Martin, vrai joyau de la musique chorale du XX^e siècle. »

Un peu en amont, pour les fêtes de Noël, le désormais traditionnel concert de la Maîtrise sera l'occasion d'une nouvelle

LE BEL ÂGE



L'Auditorium de Radio France © Christophe Abramowitz

PAR BENJAMIN
FRANÇOIS

Les premières raisons d'un succès? Rendons à César... Et notons d'emblée la prouesse d'Architecture Studio d'avoir choisi ces élégants parements de bois bien visibles sur les balcons, associés à ces ronds polycylindres situés à l'arrière des gradins. En levant les yeux, chacun aura pu admirer le fameux *canopy*, cette lentille réfléchissante qui optimise la propagation du son. « Nous avons une chance inouïe de disposer d'un instrument tel que l'Auditorium qui permet pour l'auditeur, le spectateur comme pour les musiciens, mieux qu'un concert, une expérience musicale unique, note Michel Orier, Directeur de la Musique et de la Création. C'est formidable, et une joie quotidienne que d'avoir la responsabilité d'insérer un tel joyau dans

le paysage parisien, en contrepoint de la Philharmonie, du Théâtre des Champs-Élysées ou de l'Opéra. » Pour Denis Bretin, secrétaire général de la Direction de la Musique et de la Création, il n'allait pas de soi « d'installer 1461 spectateurs au cœur du concert. Aucun spectateur n'est jamais assis à plus de dix-sept mètres des musiciens; il se voit offrir un sentiment d'intimité pour une écoute digne d'un salon de musique ». Avis confirmé par Étienne Pipard, musicien-metteur en ondes, qui loue « l'acoustique détaillée de l'Auditorium permettant une meilleure écoute des musiciens au sein-même de l'orchestre. Dans un volume limité à 18.000 m³, l'acoustique intimiste, avec ses 1,9 secondes de réverbération, s'avère idéale pour la musique de chambre ou les formations Mozart, sans doute un peu moins pour les œuvres nécessitant un

orchestre pléthorique ». Aussi, lorsqu'une symphonie de Mahler exige plus de cent musiciens, les preneurs de son de Radio France veillent aux équilibres pour que la captation soit optimale. Pour Marek Janowski, ancien directeur musical de l'Orchestre Philharmonique de Radio France, il ne fait aucun mystère que « c'est au chef de moduler le son de l'orchestre en fonction de la salle, et non l'inverse ».

Deux abonnés, récemment interrogés sur France Musique, confient eux aussi leur enthousiasme pour la chaleur des matériaux de l'Auditorium, la taille humaine d'une salle qui laisse s'épanouir l'expérience du concert, servie par des formations musicales dont ils connaissent l'excellence. En dépit des cris de Cassandra poussés dans certaines études, l'Auditorium de Radio France gagne, depuis sept

ans, un an sur l'âge moyen de ses publics, ce dernier étant passé de 57 ans en 2017 à 51 aujourd'hui – chiffre étayé par un *pool* de deux mille abonnés entre dix-huit et vingt-huit ans. De facto, en une décennie, plus d'un million de spectateurs auront assisté à plus de 2000 concerts, retransmis en priorité sur France Musique, mais aussi sur les autres antennes de Radio France.

Trois grandes journées d'inauguration, du 14 au 16 novembre 2014, permirent aux acteurs de découvrir le nouvel écrin. L'Orchestre National de France, dirigé par Daniele Gatti, avait choisi des œuvres de Dutilleux, Wagner, Strauss et Ravel, tandis que l'Orchestre Philharmonique de Radio France, sous le geste de Myung-Whun Chung, avait présenté des pages de Prokofiev, Mozart et Ravel. Le dimanche, un chœur

amateur et un orchestre d'élèves de conservatoires réunis à des musiciens du National et à la Maîtrise de Radio France avaient proposé *L'Arche de Noé* de Britten, un moment que Sofi Jeannin se remémore avec émotion: « Je voulais absolument donner cette merveilleuse pièce pour notre concert d'inauguration. La Maîtrise a fait son entrée avec des masques d'animaux qu'ils avaient fabriqués eux-mêmes. Tout le public s'est levé pour chanter, un vrai moment de communion absolument bouleversant ».

À l'usage, l'Auditorium est devenu un écrin optimal pour les concerts symphoniques, de musique de chambre, les récitals, la musique chorale, les concerts d'orgue et concerts-fiction, et il sert au mieux les nouveaux formats. Telle une ruche bourdonnante, ses coulisses voient se succéder à une cadence soutenue changements de plateau et

En novembre 2024, l'Auditorium de Radio France souffle ses dix bougies. L'offre musicale élargie, proposant grand répertoire symphonique, œuvres chorales, musique de chambre, récitals ou concerts participatifs, a répondu à l'attente des publics. Sans oublier la grande famille des auditeurs de France Musique, qui sont 135.000 en moyenne chaque soir à 20h.



configurations techniques complexes de prise de son, éclairage, voire sonorisation de l'espace.

PREMIER BILAN PAR SES ACTEURS

Musiciennes et musiciens s'y épanouissent en servant leur art : pour Mikko Franck, « l'Auditorium et son acoustique chaleureuse ont joué un rôle important dans le développement de l'Orchestre Philharmonique et sa sonorité. Ils contribuent à faire de chaque concert un événement musical unique. Depuis son ouverture, ce lieu est devenu notre maison, un lieu de partage d'émotions musicales et humaines, un espace intime, où tout le monde participe à la même expérience, comme une famille ». Violoniste au Philhar, Aurore Doise abonde dans son sens : « l'Auditorium a apporté une exigence : il répond au quart

de tour et facilite la circulation de l'énergie du collectif ». Et la violoniste de se remémorer une exceptionnelle *Symphonie fantastique*, en communion avec le public, avec Myung-Whun Chung, la *Première Symphonie* de Mahler avec Jaap van Zweden et une incroyable *Troisième* de Brahms avec John Eliot Gardiner.

En écho, Cristian Măcelaru, directeur musical de l'Orchestre National de France, n'a que l'embarras du choix pour désigner les moments merveilleux à la tête de sa phalange, « mais il est certain que le *Requiem* de Saint-Saëns reste très présent dans mon esprit. La façon dont nous avons utilisé l'Auditorium comme un véritable instrument de musique, avec le placement de différents groupes musicaux aux balcons, répondant à l'orgue, sans jamais perdre la qualité intime de cette

musique, c'était de la pure magie. Chaque fois que nous interprétons une pièce aux lignes musicales très délicates, la beauté du son est renforcée par l'acoustique de la salle, qui apporte

– à un nouveau lieu, notre maison, où le travail devient marqueur de l'identité d'un orchestre ».

Quant à Lionel Sow, il met en avant d'extraordinaires *Noces*

« En une décennie, plus d'un million de spectateurs auront assisté à plus de 2000 concerts, retransmis en priorité sur France Musique. »

cette nuance douce, élégante et apaisante ». Corniste à l'ONF, Jean-Paul Quennesson renchérit : « on est passé d'une situation où nous jouions dans des salles prestigieuses – le Théâtre des Champs-Élysées, la salle Pleyel

de Stravinsky, un des premiers projets où il s'est projeté vers ce qu'il souhaitait pour le Chœur de Radio France et vers ce qu'il peut représenter en France dans le paysage choral. Aussi la soprano Claudine Margely garde

très présents en mémoire *Un Requiem allemand* de Brahms avec Daniele Gatti, le concert des 70 ans du Chœur avec les *Carmina Burana* dirigés par Sofi Jeannin et la *Messe en si* avec Leonardo García Alarcón, sans oublier le sublime *Grand Macabre* de Ligeti dirigé par François-Xavier Roth. De son côté, Sofi Jeannin met en avant la générosité des chanteurs dans *Figure Humaine* de Poulenc : « une musique si incroyablement française et merveilleuse, donnée dans le climat particulier après les attentats à Paris. Au 7^e mouvement, ma vision s'est troublée en regardant les chanteurs et j'ai réalisé que c'étaient des larmes qui coulaient. Bonté, beauté, force et espoir. » On ne pouvait mieux résumer les émotions que l'Auditorium a accompagnées, et on se réjouit déjà de sa prochaine décennie. ■

LES ARTISTES EN RÉSIDENCE



Barbara Hannigan © Christophe Abramowitz

BARBARA HANNIGAN
soprano et direction
Première artiste invitée

Barbara Hannigan est une artiste multiforme comme on en fait peu. Elle a collaboré avec les metteurs en scène Christoph Marthaler, Andreas Kriegenburg, Katie Mitchell, Krzysztof Warlikowski, la chorégraphe Sasha Waltz, le saxophoniste John Zorn ou encore les chefs Simon Rattle, Kent Nagano, Vladimir Jurowski, Andris Nelsons, David Zinman, Antonio Pappano, Kirill Petrenko. Elle a créé plus de 80 œuvres signées Boulez, Dutilleux, Ligeti, Stockhausen, Sciarrino, Barry, Dusapin, Benjamin, Jarrell ou Abrahamson. Parmi les opéras qu'elle a marqués en tant que chanteuse : *Lulu*, *Pelléas et Mélisande*, *Die Soldaten*, *Hamlet* de Brett Dean, *Written on Skin* et *Lessons in Love and Violence* de George Benjamin.

Barbara Hannigan est aussi très active dans le domaine de la direction d'orchestre. Elle occupe le poste de principal chef invité de l'Orchestre symphonique de Göteborg et, en mai 2019, a dirigé pour la première fois un opéra : *The Rake's Progress* de Stravinsky avec de jeunes chanteurs issus d'Equilibrium, l'association qu'elle a fondée pour favoriser l'avenir professionnel des jeunes chanteurs fraîchement sortis du conservatoire. Son premier album, en tant que chanteuse et cheffe d'orchestre (« Crazy Girl Crazy », s'accompagnait d'un film sur son travail, *Music is Music*, réalisé par Mathieu Amalric. À l'automne 2022, elle a reçu la distinction d'Officier des Arts et des Lettres et a été nommé Artiste de l'année 2022 par le magazine *Gramophone*.

Barbara Hannigan a été nommée, en septembre 2022, Première artiste invitée auprès de l'Orchestre Philharmonique de Radio France. On a pu notamment l'entendre, les saisons passées, dans des programmes Vivier/Haydn/Messiaen ou Stravinsky/Sciarrino.

Retrouvez Barbara Hannigan les 11 octobre et 3 avril.



Lucile Dollat © Dijkstra Hass

LUCILE DOLLAT
orgue

Lucile Dollat a étudié au Conservatoire de Saint-Maur des Fossés, où elle a obtenu un Prix d'orgue et un Prix d'improvisation (classes de Éric Lebrun et de Pierre Pincemaille). Elle a poursuivi ses études au CNSMD de Paris auprès d'Olivier Latry, Michel Bouvard, Thierry Escaich, Laszlo Fassang, Fabien Waksman, Jean-Baptiste Courtois et Marc-André Dalbavie. En 2020, elle obtient le Master d'orgue-interprétation, et, en 2021 la Licence d'improvisation à l'orgue et le Master d'écriture, avec les plus hautes distinctions. Lucile Dollat a déjà remporté plusieurs prix de concours internationaux, entre autres le Grand Prix et le Prix du Public du Concours International d'Orgue André Marchal - Gaston Litaize (Paris, 2017), le Second Prix du Concours International d'Orgue « Pierre de Manchicourt » de Béthune-Saint-Omer (2016)... Elle donne des concerts en France et à l'étranger, tant en qualité de soliste qu'avec des formations variées. En janvier 2022, elle a sorti un disque de musique classique française à l'orgue de la Chapelle Royale du Château de Versailles intitulé *Tiroirs Secrets - French organ rarities* chez le label Château de Versailles Spectacles. Depuis septembre 2022, elle est organiste en résidence à Radio France, sur l'orgue Gerhard Grenzing de l'Auditorium de la Maison de la Radio et de la Musique. En janvier 2023, elle devient artiste en résidence à la Fondation Royaumont. Lucile Dollat est professeure d'harmonisation au clavier au CNSMD de Paris et est titulaire de l'orgue Cavaillé-Coll de l'église Saint Maurice de Bécon (Courbevoie).

Retrouvez Lucile Dollat les 17, 28 novembre, 7, 8 février, 19 avril et 18 mai



Marie-Nicole Lemieux © Martin Tremblay

MARIE-NICOLE LEMIEUX
contralto

Que Marie-Nicole Lemieux brille aujourd'hui au firmament du chant mondial n'a rien de surprenant : la chanteuse, comme la femme, rayonnent de cette aura qui n'appartient qu'aux plus grandes.

L'ampleur de sa voix, sa ligne magnifiquement tenue alliées à une virtuosité sans faille lui permettent de triompher dans divers répertoires. Son début de carrière est marqué par la musique baroque (*Orphée et Eurydice*, *Giulio Cesare*, *Orlando Furioso*). Rapidement, l'évolution de sa voix lui permet d'aborder le répertoire français du XIX^e siècle (*Les Troyens*, *Samson et Dalila*, *Carmen*, *Werther*), Rossini (*Tancredi*, *L'Italienne à Alger*), Verdi (*Falstaff*, *Le Trouvère*, *Un Bal masqué*) ainsi que Wagner (*L'Anneau du Nibelung*).

Marie-Nicole Lemieux poursuit une carrière internationale qui la mène sur les plus grandes scènes du monde, à l'opéra (New York, Milan, Londres, Paris, Salzbourg, Zurich, Vienne, Madrid, Bruxelles) comme en concert, où elle est invitée à chanter le grand répertoire symphonique avec les orchestres et les chefs les plus prestigieux.

L'étendue de sa palette vocale en fait également une récitaliste hors pair, interprète reconnue de la mélodie française, russe, et du lied allemand.

Sa discographie riche et variée a souvent été récompensée.

Marie-Nicole Lemieux est Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres de la République française, Chevalier de l'Ordre National du Québec, Compagne des Arts et des Lettres du Québec, membre de l'Ordre du Canada et de l'Ordre de la Pléiade. Elle est également Docteur Honoris Causa de l'Université du Québec à Chicoutimi.

Retrouvez Marie-Nicole Lemieux les 4 octobre, 22 novembre, 2 et 5 mars.



Beatrice Rana © Warner Classics

BEATRICE RANA
piano

Née dans une famille de musiciens, dans le sud de l'Italie, Beatrice Rana commence ses études de piano à l'âge de quatre ans et devient l'élève de Benedetto Lupo au Conservatoire Nino Rota à Monopoli, dont elle sort diplômée précocement à 16 ans. Elle étudie à la Hochschule de Hanovre auprès d'Arie Vardi et à la Santa Cecilia de Rome auprès de Benedetto Lupo.

Elle se produit dans les salles et festivals les plus illustres - citons la Philharmonie de Berlin, le Concertgebouw d'Amsterdam, le Konzerthaus et le Musikverein de Vienne, Carnegie Hall et le Lincoln Center à New York, la Philharmonie de Paris et le Théâtre des Champs-Élysées, la Tonhalle de Zurich, le Barbican Centre, Wigmore Hall. Elle travaille avec des chefs comme Yannick Nézet-Séguin, Jaap van Zweden, Antonio Pappano, Manfred Honeck, Klaus Mäkelä, Gianandrea Noseda, Riccardo Chailly, Paavo Järvi, Vladimir Jurowski, Susanna Mälkki, Kent Nagano ou Zubin Mehta. En 2017, son enregistrement des *Variations Goldberg* lui vaut d'être nommée « Révélation de l'année » par *Gramophone* et Artiste Féminine de l'Année au Classic BRIT Awards de Londres. Sa discographie compte encore des concertos de Prokofiev et Tchaïkovski avec l'Orchestre de l'Accademia di Santa Cecilia di Roma dirigé par Antonio Pappano, un album consacré à Robert et Clara Schumann aux côtés du Chamber Orchestra of Europe et Yannick Nézet-Séguin, mais aussi un disque Beethoven/Chopin. En 2017, elle fonde le festival « Classiche Forme » dans sa ville natale de Lecce, dans les Pouilles, qui devient un rendez-vous estival incontournable de la musique de chambre en Italie. Elle est également directrice artistique de l'Orchestre Philharmonique de Benevento.

Retrouvez Beatrice Rana les 15 octobre, 28 novembre, 9 février, 13 mars, 25 et 27 avril.



Antoine Tamestit © Ienaka

ANTOINE TAMESTIT
alto

Né à Paris, Antoine Tamestit a étudié avec Jean Sulem, Jesse Levine et Tabea Zimmermann. Il a reçu notamment les premiers prix du Concours William Primrose en 2001 et du Concours international de musique de l'ARD en 2004. En 2022, il a reçu le Prix triennal Hindemith de la ville de Hanau en reconnaissance de sa contribution au paysage contemporain de la musique classique.

Son vaste répertoire s'étend du baroque à l'époque actuelle, et son fort engagement en faveur de la musique contemporaine se traduit par de nombreuses créations - citons, entre autres, le *Concerto pour alto* de Jörg Widmann, *La Nuit des chants* de Thierry Escaich, le *Concerto pour deux altos* de Bruno Mantovani avec Tabea Zimmermann, ainsi que *Sakura* de Gérard Tamestit et *Remnants of Songs and Weariness Heals Wounds* d'Olga Neuwrith.

Chambriste, il se produit régulièrement avec Emmanuel Ax, Isabelle Faust, Martin Fröst, Leonidas Kavakos, Yo-Yo Ma, Emmanuel Pahud, Francesco Piemontesi, Cédric Tiberghien, Yuja Wang, Jörg Widmann, Shai Wosner et le Quatuor Ébène.

Il est également membre fondateur du Trio Zimmermann avec Frank Peter Zimmermann et Christian Poltera.

Pédagogue passionné, Antoine Tamestit a été pendant dix ans directeur de la programmation du Viola Space Festival au Japon, et a également été professeur à la Musikhochschule de Cologne et au CNSMD de Paris. Il enseigne aujourd'hui dans le cadre de masterclasses à l'Académie de Kronberg et dans le monde entier.

Sa discographie comprend notamment les *Sonates pour alto et piano* de Brahms avec Cédric Tiberghien et un album Telemann avec l'Akademie für Alte Musik Berlin.

Il joue sur le tout premier alto fabriqué par Antonio Stradivarius en 1672, généreusement prêté par la Fondation Habisreutinger.

Retrouvez Antoine Tamestit les 24 novembre, 13 décembre, 20 mars et 30 avril.

VIENNE EN MAJESTÉ

L'Orchestre National de France retrouve, au printemps 2025, son ancien directeur musical, l'Italien Daniele Gatti, pour trois concerts regroupant des œuvres d'illustres compositeurs viennois.



Quatuor Ébène © Julien Mignot

QUATUOR ÉBÈNE

Pierre Colombet,
Gabriel Le Magadure violon
Marie Chilemme alto
Yuya Okamoto violoncelle

Les quatuors de Beethoven joués sur six continents, des albums Bartók, Debussy, Haydn un répertoire allant du jazz à la pop... En une vingtaine d'années, le Quatuor Ébène a réussi, par son jeu charismatique, son approche renouvelée de la tradition et son ouverture aux nouvelles formes, à toucher un large public de jeunes auditeurs.

Après des études avec le Quatuor Ysaÿe ainsi qu'auprès de Gábor Takács, Eberhard Feltz et György Kurtág, leur succès exceptionnel au Concours de l'ARD 2004 a initié la montée en puissance du Quatuor Ébène, donnant lieu à de nombreux autres prix et récompenses. En 2005, le quatuor a reçu le prix Belmont de la Fondation Forberg-Schneider, en 2007, il a été lauréat du Fonds Borletti-Buitoni, et en 2019 il a été le premier ensemble constitué honoré par le Frankfurter Musikpreis.

Outre le répertoire traditionnel, le quatuor se plonge également dans d'autres styles – citons l'album «Eternal Stories» (2017). On mentionnera encore leur participation à «Green» de Philippe Jaroussky, et des programmes Schubert avec Matthias Goerne et Gautier Capuçon. Ils reviennent, pour la troisième saison, en résidence à Radio France.

Pierre Colombet joue sur deux violons : un violon Antonio Stradivarius de 1717, le «Piatti», et un violon de Matteo Goffriller de 1736.

Gabriel Le Magadure joue sur deux violons : l'ex-Baron Rothschild Peter Guarneri of Venice», et un violon avec une étiquette de Guarneri environ 1740.

Marie Chilemme joue sur deux altos : un alto Antonio Stradivarius de 1734, le «Gibson», et un alto de Marcellus Hollmayr, Füssen (1625).

Yuya Okamoto joue un violoncelle de Giovanni Grancino, conçu à Milan en 1682.

Retrouvez le Quatuor Ébène les 13 octobre, 25 février et 24 juin.

PAR ÉMILIE MUNÉRA

La simple évocation de la capitale autrichienne, dans un programme orchestral, a de quoi enflammer un orchestre et stimuler l'imaginaire des mélomanes. Comment se départir en effet, de toute l'émotion ressentie lors d'une simple déambulation dans cette ville où l'on peut découvrir, au hasard de son chemin, les maisons de Haydn, Mozart, Beethoven, Schubert ou Johann Strauss? Tout y évoque la passion de la musique et cette constellation de compositeurs qui ont marqué son passé.

L'Orchestre National de France et le chef Daniele Gatti n'avaient donc que l'embaras du choix pour vous offrir une carte postale sonore de la capitale autrichienne. Elle se dévoilera en trois temps, au fil de trois concerts où les musiciens rendront hommage à quatre compositeurs très intimement liés à la ville.

L'un des concerts réunira évidemment les trois représentants de ce que l'on nomme aujourd'hui la première école de Vienne : Haydn, Mozart et Beethoven. Ils ont tous trois connu leurs plus grands succès à Vienne, y renouvelant chacun à leur façon leur langage musical. C'est Mozart qui engagera le concert de l'Orchestre National de France et de Daniele Gatti avec l'ouverture de son opéra *Così fan tutte*. Il cédera ensuite sa place à Haydn et sa *Symphonie n°82* : une œuvre à l'esthétique viennoise créée à Paris pour le Concert de la Loge olympique, un orchestre issu d'une loge maçonnique très active dans le monde musical parisien. Elle fait partie du cycle des six symphonies parisiennes et bénéficie d'un curieux sous-titre : l'Ours. Ce surnom viendrait de son dernier mouvement, évoquant aux auditeurs de l'époque un ours dansant maladroitement. Mais il serait regrettable de réduire cette symphonie à ce seul mouvement final, tant l'orchestration se révèle scintillante et lumineuse dès l'ouverture. Un bel instant d'allégresse vous attend! Enfin, éblouissante et toute aussi exaltante, la *Symphonie n°1* de Beethoven lui succédera. Comment composer une symphonie après Haydn? C'était aussi, probablement, l'interrogation de Beethoven qui a attendu trente ans pour livrer cette première symphonie. Si elle s'inscrit encore dans une esthétique classique, elle a cependant dérouté ses contemporains : trop originale

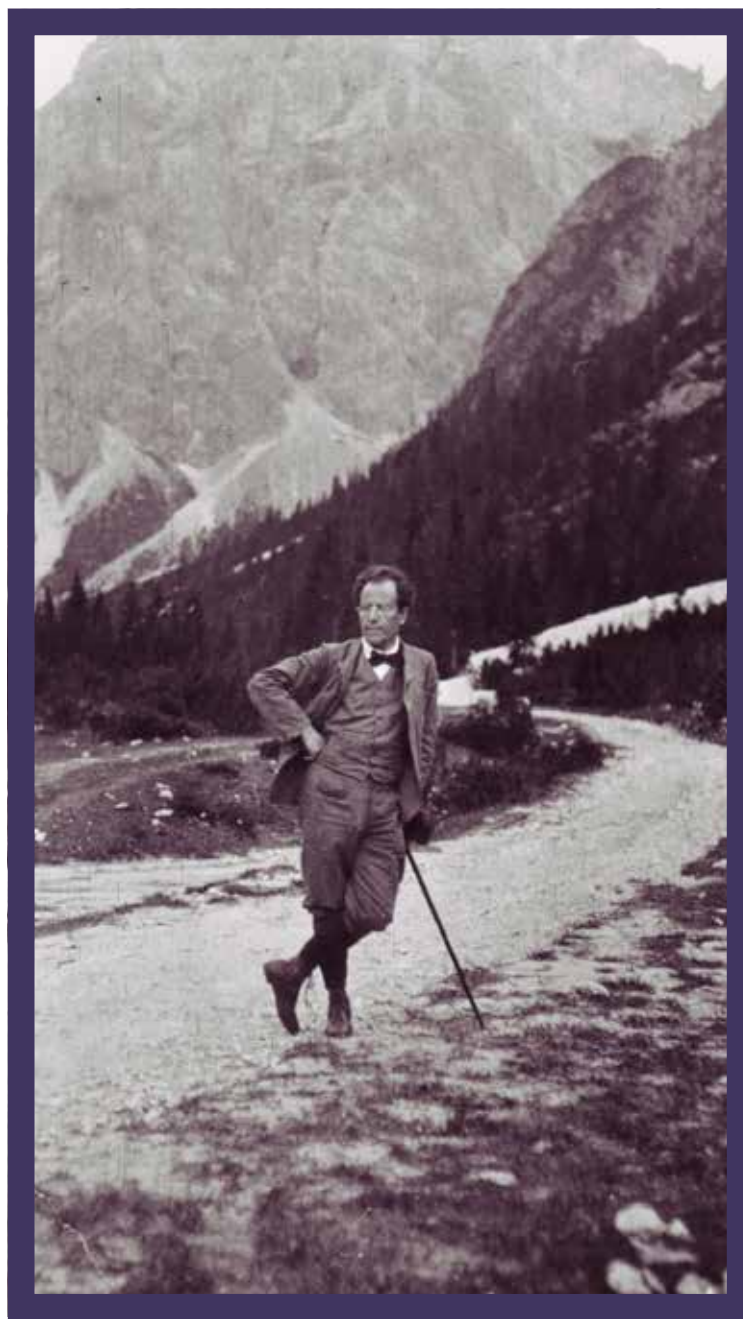
avec ses nombreux cuivres, trop audacieuse harmoniquement, et même, pour certains, désordonnée. C'est pourtant, pour l'auditeur moderne, un moment musical unique et éclatant. Haydn, Mozart et Beethoven, la sainte trinité est donc réunie lors d'un concert qui sera placé sous le signe de l'enthousiasme et de la lumière (le 2 avril).

Toute autre ambiance, lors du troisième volet de ce cycle viennois appelant au recueil-

humanité. Cette pièce élégiaque est une tendre consolation offerte aux vivants. Pas de colère ni de jugement dernier, Brahms livre un baume réconfortant, nimbé d'une forte intensité émo-

capitale autrichienne. Se considérant, selon ses mots, comme un «Viennois invétéré», il a dirigé les deux principales organisations musicales de la ville, démissionnant finalement de son poste,

« Haydn, Mozart et Beethoven, la sainte trinité est donc réunie lors d'un concert qui sera placé sous le signe de l'enthousiasme et de la lumière. »



Gustav Mahler © Médiathèque Mahler

ment, avec le superbe *Requiem allemand* de Johannes Brahms. Ce Viennois d'adoption tombe, comme Beethoven, amoureux de la ville dès son installation. Déjà connu et apprécié des mélomanes viennois, il va rapidement devenir une personnalité incontournable du monde musical de la ville, y dirigeant, un temps, l'Académie de chant puis l'Association des amis de la musique. Marqué par la mort de son ami Robert Schumann, puis par celle de sa mère, Brahms confie sa peine dans un requiem d'une incroyable spiritualité et

tionnelle. Portée par le Chœur de Radio France et les superbes voix de la soprano Sara Blanch et du baryton Michael Volle, cette œuvre universelle, ce «requiem humain» comme l'appelait Brahms, vous conduira aux cimes (le 5 avril).

Achevons ce bel hommage avec le concert le plus monumental de ce cycle viennois, qui vous fera entendre la *Neuvième Symphonie* de Mahler. Comme Brahms, Mahler fut pendant dix ans l'une des personnalités marquantes de la

en 1907, après avoir rencontré de vives oppositions d'une partie des musiciens et du monde musical viennois. Il écrit, deux ans plus tard, sa neuvième et dernière symphonie achevée, une pièce qu'il n'entendra jamais de son vivant.

La période de composition de la symphonie est assez sombre : il lui a été diagnostiqué une lésion cardiaque, il souffre terriblement de la mort de sa fille, emportée par la scarlatine, et il a dû quitter Vienne qu'il aimait tant. Le public viennois, qui découvre la pièce en 1912, en est persuadé : Mahler a livré là son testament musical, son adieu à la vie. Une œuvre grandiose et majestueuse, qui soulève depuis de nombreuses questions chez les musicologues et les interprètes, chacun y voyant différents symboles : Leonard Bernstein entend par exemple, dans certains passages rythmiques, le cœur défaillant du compositeur. Pour Alban Berg, c'est ce que Mahler a composé de plus extraordinaire : « tout le premier mouvement, écrit-il, est imprégné de prémonition de mort ». Cette véritable fresque sonore de près d'une heure et demie fascine par son audace, sa force tragique, son sarcasme, sa désolation, mais aussi, à certains moments, par sa sérénité. C'est sûrement Mahler qui la définit le mieux, lui qui affirmait qu'une « symphonie doit être pareil à l'univers entier, elle doit tout embrasser. » (le 28 mars)

Quel concert choisirez-vous? L'enthousiasme des classiques Mozart, Haydn et Beethoven? L'expressive consolation de Johannes Brahms? Ou le testament crépusculaire de Gustav Mahler? Dans les trois cas, vous serez témoin de la relation unique qui unit l'Orchestre National de France au chef Daniele Gatti, qui fut son directeur musical pendant huit ans. ■

ILS ET ELLES (RE)VIENNENT

Il y a les débutants, il y a les fidèles ; ceux qui ne sont pas venus depuis longtemps dans la Maison, ceux qui reviennent chaque saison auprès des formations musicales de Radio France. Quelles cheffes et quels chefs se produiront, en 2024-2025, à la tête du National et du Philhar ? Portraits groupés.



Lahav Shani (Tel Aviv, Israël)
Dernier concert à Radio France :
6 janvier 2021
• Prochain rendez-vous : Lili Boulanger, Schnittke, Prokofiev, Auditorium, 13 décembre 2024

© Marco Borggreve



Riccardo Muti (Naples, Italie)
Dernier concert à Radio France :
17 mai 2018
• Prochain rendez-vous :
Verdi, Philharmonie, 4 octobre 2024

© Todd Rosenberg



Mirga Gražinytė-Tyla (Vilnius, Lituanie)
Dernier concert à Radio France :
30 avril 2024
• Prochains rendez-vous : Vaughan
William, Bloch, Fauré, Auditorium,
21 mai 2025 ; Lili Boulanger, Berg,
Haydn, Richard Strauss, Auditorium,
24 mai 2025

© Andreas Hechenberger

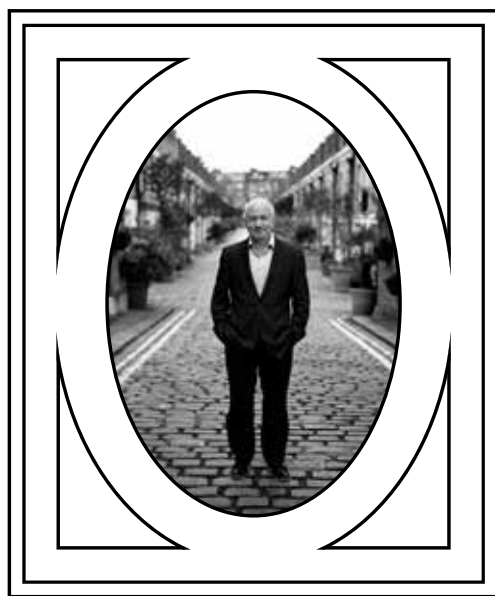


Cornelius Meister (Hanovre, Allemagne)
Dernier concert à Radio France :
31 octobre 2019
• Prochain rendez-vous : Beethoven,
Brahms, Édith Canat de Chizy,
Auditorium, 14 février 2025

© Matthias Baus

Maxim Emelyanychev (Dzerjinsk, Russie)
Dernier concert à Radio France :
28 mars 2024
• Prochain rendez-vous : Schubert,
Haydn, Mozart, Tchaïkovski, Théâtre des
Champs-Élysées, 26 juin 2025

© Elena Belova



Sir George Benjamin (Londres,
Royaume-Uni)
Dernier concert à Radio France :
10 décembre 2021
• Prochain rendez-vous : Messiaen,
Debussy, Auditorium, 16 mai 2025

© Christophe Abramowitz



Marie Jacquot (Paris, France)
Débuts à Radio France
• Prochain rendez-vous : Walton,
Stravinsky, Auditorium, 20 mars 2025

© Werner Kmettsch



Tan Dun (Changsha, Chine)
Dernier concert à Radio France :
10 mai 2012
• Prochain rendez-vous : Tan Dun,
Auditorium, 3 juillet 2025

© D.R.



Daniel Harding (Oxford, Royaume-Uni)
Dernier concert à Radio France :
29 février 2024
• Prochain rendez-vous : Éric Tanguy,
Chausson, Elgar, Auditorium,
27 février 2025

© Julian Hargreaves



Myung-Whun Chung
(Séoul, Corée du Sud)
Dernier concert à Radio France :
17 mai 2024
• Prochains rendez-vous : Beethoven,
Stravinsky, Philharmonie, 24 janvier
2025 ; Beethoven, Auditorium,
4 avril 2025

© Musacchio, Pasqualini / MUSA



Susanna Mälkki (Helsinki, Finlande)
Dernier concert à Radio France :
5 mars 2023
• Prochain rendez-vous : Unsuk Chin,
Mozart, Tchaïkovski, Auditorium,
19 décembre 2024

© Jiyang Chen



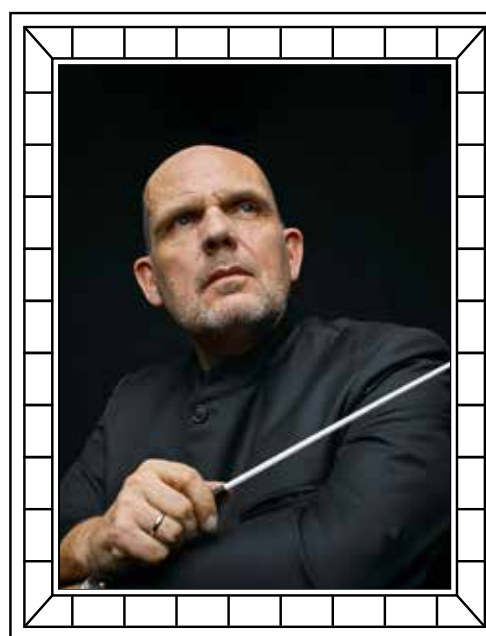
Bertrand de Billy (Paris, France)
Dernier concert à Radio France :
24 mars 2022
• Prochains rendez-vous : Mozart, Théâtre
des Champs-Élysées, 17 octobre 2024 ;
Thomas, Bizet, Verdi, Auditorium,
2 juillet 2025

© D.R.



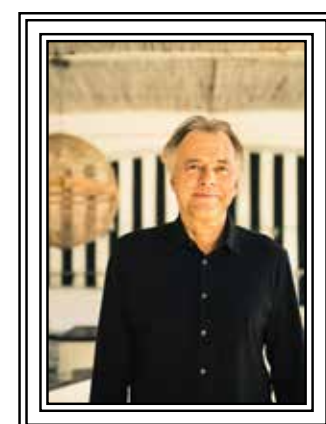
Leonardo García Alarcón
(La Plata, Argentine)
Dernier concert à Radio France :
10 décembre 2023
• Prochains rendez-vous : Bach,
Auditorium, 6 octobre 2024 et 8 mars
2025

© Franck Juery



Jaap van Zweden (Amsterdam, Pays-Bas)
Dernier concert à Radio France :
18 novembre 2023
• Prochain rendez-vous : Beethoven,
Auditorium, 4 et 5 janvier 2025

© Brad Trent



Thomas Hengelbrock (Wilhelmshaven,
Allemagne)
Dernier concert à Radio France :
21 novembre 2019
• Prochain rendez-vous : Mozart, Haydn,
Dvořák, Auditorium, 30 janvier 2025

© Mina Esfandiari



Simone Young (Sydney, Australie)
 Dernier concert à Radio France :
 8 décembre 2023
 • Prochain rendez-vous : Éric Tanguy,
 Chostakovitch, Mozart, Auditorium,
 19 juin 2025
 © Sandrah Steh



Ariane Matiakh (Paris, France)
 Dernier concert à Radio France :
 8 novembre 2021
 • Prochain rendez-vous : Smetana,
 Dusapin, Dvořák, Roussel,
 Auditorium, 3 octobre 2024
 © Marco Borggreve



Daniele Gatti (Milan, Italie)
 Dernier concert à Radio France : 1^{er} février 2023
 • Prochains rendez-vous : Mahler, 28 mars 2025, Auditorium ;
 Mozart, Haydn, Beethoven, Auditorium, 2 avril 2025 ;
 Brahms, Théâtre des Champs-Élysées, 5 avril 2025
 © Pablo Faccinello



John Eliot Gardiner (Fontmell Magna, Royaume-Uni)
 Dernier concert à Radio France : 16 juillet 2023
 • Prochain rendez-vous : Brahms, Dvořák, Auditorium,
 21 et 26 mars 2025
 © Chris Christodoulou



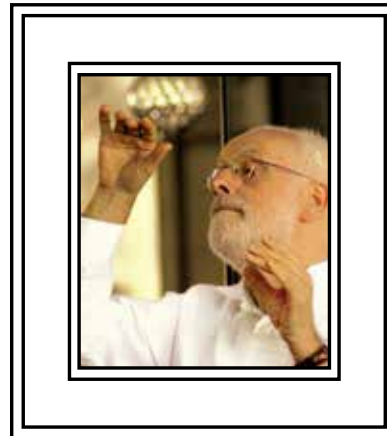
Markus Poschner (Munich, Allemagne)
 Dernier concert à Radio France :
 16 décembre 2022
 • Prochain rendez-vous : Clara Iannotta,
 Chostakovitch, Schubert, Auditorium,
 16 novembre 2024
 © Christian Herzenberger

Leonidas Kavakos
 (Athènes, Grèce)
 Dernier concert à Radio
 France : 14 janvier 2024
 • Prochain rendez-vous :
 Schumann, Beethoven,
 Auditorium, 10 janvier
 2025
 © Jan-Olav Wedin



Andrés Orozco-Estrada (Medellín,
 Colombie)
 Dernier concert à Radio France :
 20 avril 2023
 • Prochain rendez-vous : Dutillieux,
 Chostakovitch, Yuki Nakahashi, Auditorium,
 7 novembre 2024
 © Werner Kmettsch

Ton Koopman (Zwolle, Pays-Bas)
 Dernier concert à Radio France :
 2 février 2019
 • Prochain rendez-vous : Haendel,
 Auditorium, 11 janvier 2025
 © D.R.



Tugan Sokhiev (Vladikavkaz, Russie)
 Dernier concert à Radio France :
 8 octobre 2009
 • Prochain rendez-vous : Haydn,
 Stravinsky, Rachmaninov, Philharmonie,
 6 décembre 2024
 © Marco Borggreve



Kristiina Poska (Türi, Estonie)
 Dernier concert à Radio France :
 13 mars 2024
 • Prochain rendez-vous : Bruno
 Mantovani, Beethoven, Auditorium, 10
 avril 2025
 © Kaupo Kikkas



Eva Ollikainen (Espoo, Finlande)
 Débuts à Radio France :
 • Prochain rendez-vous : Arvo Pärt,
 Mozart, Brahms, 25 septembre 2024
 © Nicolaj Lund



François-Xavier Roth
 (Neuilly-sur-Seine, France)
 Dernier concert à Radio France :
 2 décembre 2023
 • Prochains rendez-vous : Philippe
 Manoury, Boulez, Wagner, Auditorium,
 17 janvier 2025 ; Boulez, Bartók,
 Debussy, Auditorium, 23 janvier 2025
 © Julien Mignat



Philippe Jordan (Zurich, Suisse)
 Dernier concert à Radio France :
 14 octobre 2023
 • Prochain rendez-vous : Messiaen,
 Bruckner, Auditorium, 21 novembre 2024
 © Michael Poehn

ÇA VA VROMBIR

Camille Pépin et la jeune garde française, le dernier opéra de George Benjamin, les galaxies déglinguées d'Olga Neuwirth : côté création, il y en aura pour tous les goûts.

PAR THOMAS VERGRACHT

Ce n'est pas simplement un devoir pour le Philhar de créer des œuvres d'aujourd'hui. C'est une vocation. Mieux, une passion ! Et diable que la saison qui se profile nous affûtera les oreilles. Il y en aura pour tous les goûts : du lyrisme de Tatiana Probst (le 13 septembre) aux couleurs féériques de Camille Pépin (le 18 juin), en passant par la nervosité cisailée de Clara Iannotta (le 16 novembre) et la folie azimutée de Simon Steen-Andersen (le 27 juin). Voilà pour la jeune garde, sans banderole ni bannière esthétique ! Les « maîtres » *made in France* seront bien sûr de la partie,

d'Édith Canat de Chizy qui saura faire vrombir l'Auditorium, ou encore l'ivresse virtuose de la *Cadenza III* de Bruno Mantovani, un concerto pour quatuor à cordes, dédié aux archets virevoltants du quatuor Diotima. On reprendra aussi des

donné qu'une seule fois à Paris, sans public, Covid oblige ! En plus de nos compatriotes, Radio France accueillera également la fine fleur de la création contemporaine internationale. À commencer par le dernier opus lyrique scintillant du Britannique

Le 19 décembre, le National donne la création française de sa grande fresque *Alaraph, Ritus des Herzschlags*, une symphonie de battements de cœurs.

Mais le grand moment contemporain, pour les aventuriers qui aiment repousser les

Luigi Nono. Le monde d'Olga Neuwirth est comme une réalité inversée, « upside down » comme on dit en anglais, où notre univers contemporain apparaît à mille à l'heure, strié de rais de lumière et de néons stroboscopiques. D'ailleurs, la musique de Neuwirth se forge sur le dialogue et s'épanouit donc, comme une évidence, dans la forme du concerto. Que ce soit dans *Locus... doublure...solus* pour piano et ensemble, inspiré par une nouvelle labyrinthique de Raymond Roussel (le 7 février), ou dans le furieux *Trurlade - Zone Zero* pour percussions et orchestre (le 8 février) ou bien encore dans son « tube » *Torsion*, dont on entendra la version pour basson et ensemble lors du concert de clôture (le 9 février). Cela dit, Présences, ce n'est pas qu'une tête d'affiche, c'est aussi une galaxie de compositrices et de compositeurs, dont les œuvres connexes trouvent une place naturelle au sein de la programmation. Que ce soit autour des œuvres de Marc Monnet, Michaël Levinas, Franck Bedrossian, Aurélien Dumont, Raphaële Biston, Éric Montalbeti... On entendra même une création très attendue d'un ancien héros du festival, Tristan Murail. Le tout dirigé par des spécialistes du genre, notamment le « grand frère » d'Olga Neuwirth : l'Allemand Matthias Pintscher. À bon entendeur, la création est vivante, vivace, et se fait entendre sur tous les tons cette saison à Radio France ! ■



Olga Neuwirth sera mise à l'honneur de l'édition 2025 du festival Présences © Rui Camilo

« Le monde d'Olga Neuwirth est comme une réalité inversée, upside down comme on dit en anglais, où notre univers contemporain apparaît à mille à l'heure, strié de rais de lumière et de néons stroboscopiques. »

avec des œuvres d'Éric Tanguy qui chatoieront assurément (les 27 février et 19 juin), en passant par un *Concerto pour percussions*

œuvres récentes, comme l'impressionnant *Waves*, un « duo » pour orgue et orchestre composé par Pascal Dusapin, qui n'a été

George Benjamin, *Picture a day like this*, présenté au Théâtre des Champs-Élysées (du 25 au 31 octobre).

La modernité est aussi un héritage, comme le prouve la soirée Boulez/Manoury du 17 janvier : le maître et l'élève, dans une filiation passionnante et toute impressionniste. Héroïne du festival Présences 2023, la Coréenne Unsuk Chin revient pour un deuxième tour de piste. Ça vous a plu ? Vous en voulez encore ?

frontières de l'inattendu, c'est le festival Présences ! Du 4 au 9 février, Radio France va vibrer à l'unisson au rythme de la musique de la grande Olga Neuwirth, compositrice autrichienne née en 1968. Ses passions sont tellement multiples qu'elles créent une galaxie en forme d'archipels. Ses inspirations s'étendent des houles de *Moby Dick* d'Herman Melville au punk berlinois, en passant par le folklore yiddish, la littérature *queer* de Virginia Woolf jusqu'aux étendues ténues de



Illustration © Gérard Lo Monaco

DES GRENOUILLES ET DES OGRES

Enfants, ados et parents vont se régaler ! Des spectacles de formats courts – souvent moins d'une heure – pour tous les âges, à partir de quatre ans, avec la participation de nos quatre formations maison.

PAR CHARLOTTE LANDRU-CHANDÈS

La force de la programmation jeune public 2024-25 est la collaboration des formations musicales avec les antennes. Exemple phare, l'adaptation en podcast pour France Musique de la série *Les Contes de la Maison ronde*, avec des comédiens et musiciens des orchestres de Radio France. À l'affiche cette

saison : *La Grenouille à Grande Bouche*, ou encore *Vassilissa-La-Très-Belle*, accompagnés par des programmes musicaux variés, en lien avec les histoires. *Vassilissa* mêlera ainsi des œuvres de l'Est, signées Sulkhan Tsintsadze et Béla Bartók. Les *Contes* inaugureront par ailleurs un volet mythologique avec la figure d'Ulysse.

FRANCE INTER EN SCÈNE POUR LES PETITS

Autre podcast adapté pour la scène, les populaires *Odyssées* de France Inter, pour un épisode autour de la vie de Mozart. Laure Grandbesançon animera aussi un spectacle « frisson » consacré à *Docteur Jekyll et Mr Hyde*, entre autres sur une musique d'Oswaldo Golijov, interprétée par le quatuor Ellipse, composé de musiciens du National.

L'AVENIR EST À ELLES

Du B de Barraine au V de Viardot, les compositrices donnent de la voix cette saison à Radio France. Retour sur une renaissance.

PAR LAURENT VILAREM

Lorsque Lili Boulanger se présenta au prestigieux Prix de Rome, un article parut sous le titre ironique « Le péril rose ». Au début du XX^e siècle, la situation s'était nettement améliorée pour les compositrices qui, depuis 1903, avaient non seulement le droit de se présenter au célèbre concours organisé par l'Académie des beaux-arts mais également de le remporter ! C'est ce qui arriva à Lili Boulanger, qui devint Premier Prix dès 1913, bientôt rejointe par quatre consœurs au cours des deux décennies à venir. Le 24 mai 2025, l'Orchestre Philharmonique de Radio France dirigé par Mirga Gražinytė-Tyla interprétera *D'un matin de printemps*, partition emblématique de la compositrice française. Merveille de lumière et d'espoir, cette œuvre est d'autant plus bouleversante que la musicienne se savait cheminer inexorablement vers la mort. Outre son immense talent, la figure de Lili Boulanger reste exceptionnellement célèbre, reléguant parfois dans l'ombre les autres compositrices tricolores.

Dans son article « L'occlusion des compositrices dans l'histoire de la musique » (*Compositrices, l'égalité en acte*, Éditions MF 2019), Florence Launay rappelle pourtant que les siècles précédents ont vu de nombreuses musiciennes se lancer avec succès dans la carrière de compositrice. Ainsi, Élisabeth Jacquet de la Guerre, protégée de Louis XIV, accède à l'Opéra de Paris dès 1694. De même, le Conservatoire de musique et d'art dramatique de Paris est mixte, dès sa création en 1795 (même si les femmes devront attendre officiellement l'année 1850 pour étudier la composition). Par conséquent, le XIX^e siècle s'avère un siècle riche en grandes personnalités artistiques. Citons, à titre d'exemples, Louise Farrenc, Marie Jaëll, Cécile Chaminade ou Pauline Viardot. De nombreuses musiciennes

commencent la composition par le chant et du piano, et voient leurs œuvres jouées dans les cercles familiaux et les salons bourgeois ou aristocratiques.

Au début du XX^e siècle, la tendance s'accélère : les compositrices, désormais armées des mêmes études techniques que leurs confrères, accèdent pleinement aux grandes institutions



Elsa Barraine © Agence Rol

musicales du pays. C'est dans ce contexte que grandit la très attachante Elsa Barraine (1910-1999). Fille de musiciens, la compositrice étudie au Conservatoire auprès de Paul Dukas et devient la quatrième femme à remporter le Prix de Rome en 1929. Personnalité engagée, elle signe le prémonitoire *Pogroms* en 1934, face à la montée des extrémismes. Donnée en ouverture de saison par l'Orchestre National de France dirigé par Cristian Măcelaru (le 12 septembre), sa *Symphonie n°2* est un autre chef-d'œuvre visionnaire. Divisée en trois parties, la pièce sous-titrée *Voïna* (*Guerre en russe*) imagine, dès 1938, un *allegro* pour les combats, un mouvement lent en forme de marche funèbre et un finale pour dépeindre les jours heureux d'après-guerre.

À la Libération, l'effort des institutions se poursuit, avec un outil majeur pour la diffusion de la musique des compositrices :

la radio. Soucieux de constituer un nouveau répertoire radiophonique, l'Office de radiodiffusion-télévision française (ORTF) commande cantates et œuvres symphoniques interprétées par les différentes formations de la radio. Le cas de Jeanne Demessieux (1921-1968) est singulier : organiste prodige, elle devient l'élève de Marcel Dupré et fait l'admiration de musiciens

l'histoire. Si la musique de Lili Boulanger est parvenue jusqu'à nous, deux raisons peuvent être avancées : la disparition tragique, à 24 ans, de la jeune artiste, propice à la constitution d'un mythe rapporté par les musicologues,

paraître une photo de quinze compositeurs français à l'occasion du Festival « Sounds French » organisé par l'Ambassade de France. On y retrouvait des personnalités prestigieuses comme Boulez, Dutilleux,

« Le XX^e siècle a été violemment hostile aux femmes. En cause, la promulgation d'une histoire de la musique « officielle » par les musicologues, avec des géants masculins dont on reprenait et commentait sans cesse les œuvres, et l'omission systématique des œuvres des compositrices. »

mais surtout l'infatigable soutien de sa sœur Nadia, célèbre professeur, qui défendit la musique de Lili durant tout le XX^e siècle.

A partir de 1960, la situation s'aggrave malheureusement. Avec le règne des Boulez, Stockhausen, Berio et Nono, on assiste à une histoire de la musique presque exclusivement masculine. Partant du précepte misogyne (ou inconscient ?) que la création musicale est désormais affaire d'abstraction et de mathématiques, les compositrices sont souvent reléguées aux œuvres pédagogiques ou de moindre envergure. Il est d'ailleurs significatif que nombre d'entre elles se tournèrent vers l'improvisation et les musiques électroniques, véritables terrains vierges à déchiffrer, sans l'aide d'un modèle masculin. Des pionnières comme Éliane Radigue, ou une « irréductible » comme Édith Canat de Chizy (dont l'Orchestre National de France crée le *Concerto pour percussions* le 14 février) sont des compositrices aujourd'hui saluées dans le monde entier.

Une image frappante : en 2003, le *New York Times* faisait

Dusapin... et aucune compositrice. L'espoir est venu de l'étranger : de géniales artistes comme Kaija Saariaho ou Unsuk Chin (héroïnes des festival Présences 2017 et 2022) ont balayé les stéréotypes de genre concernant la création musicale. Les errements des décennies passées sont désormais réparés : Radio France a retrouvé une politique opiniâtre de commandes aux compositrices. Durant cette saison 2024/2025, nous pourrions ainsi entendre de formidables premières de Chaya Czernowin, Clara Iannotta, Unsuk Chin ou Diana Soh. En février, le festival Présences présente une programmation paritaire autour de la figure de l'extraordinaire compositrice autrichienne Olga Neuwirth. Mais le symbole le plus fort est peut-être celui adressé aux jeunes compositrices françaises, puisque Tatiana Probst (13 septembre) et Camille Pépin (18 juin) ouvrent et referment la saison de l'Orchestre Philharmonique de Radio France. L'avenir est à elles. ■

Pour sa part, le Philhar participera à *Oli en concert*, une version musicale du podcast *Une histoire et Oli*, avec des textes inédits imaginés et racontés par des auteurs d'aujourd'hui, mis en musique par un compositeur. Les dernières saisons, le public a par exemple pu entendre des écrits d'Éric-Emmanuel Schmitt ou de Marie Modiano. La saison prochaine, ce sera au tour de la romancière Claire Berest.

LE SYMPHONIQUE ET LA VOIX

Pour découvrir le monde symphonique, deux concepts phares pour les petits et les plus grands, à commencer par les célèbres *Clefs de l'Orchestre*, où Jean-François Zygel met en lumière la construction d'une œuvre. Une session portera sur trois ouvertures romantiques, une autre sur *Peer Gynt* de Grieg. Côté National, dans la série des concerts

« l'Œuvre augmentée », le public pourra découvrir la musique de Ravel, en compagnie de Laurent Stocker de la Comédie-Française.

Les formations vocales ne seront pas en reste, elles participeront à deux projets : un *42^e Rue junior*, animé par Laurent Valière, qui racontera l'histoire de la comédie musicale pour les enfants, en compagnie de la Maîtrise, et un mini-opéra hommage à Billie Holiday, imaginé

par la dramaturge Penda Diouf, avec une récitante, le Chœur de Radio France et des chorales lycéennes.

Parmi les autres temps forts, un concert-fiction France Culture autour de la *Reine des neiges*, en collaboration avec le Philhar, *Les cuivres du mini-ogre*, dans le cadre d'un concert anniversaire avec l'Unicef, et deux reprises, *l'Histoire du Soldat* de

Stravinsky et *Élément Terre mon cher Célestin!*, spectacle de Floriane Bonanni. ■

« Sans oublier le cinéma sonore avec Tintin (avec France Culture), sur une musique enregistrée par l'Orchestre National de France. »

ACCUEILLIR POUR TRAVAILLER ENSEMBLE

Faire entendre le répertoire ancien par les plus grands interprètes du moment sur instruments d'époque marque une évolution passionnante dans l'interprétation de la musique antérieure au XIX^e siècle. Surtout lorsqu'elle implique la participation de nos musiciens « maison ».



Johann Sebastian Bach © D.R.

PAR CHRISTOPHE DILYS

Jouer la musique de Mozart, de Haydn, voire de Bach et de Haendel sur instruments d'époque (cordes en boyaux, archets courts, clavecins, hautbois baroques, etc.) n'est plus une révolution. C'est à présent le contraire qui nécessite une explication : pourquoi jouer la musique du XVIII^e siècle sur des instruments adaptés au gigantisme du XIX^e siècle ? Comment retrouver la finesse d'articulation demandée par la musique de Rameau sur un instrument

matière, dit-il. Par exemple, avec le Philharmonique de Vienne, je ne dirige pas la *Passion selon saint Matthieu* sur instruments historiques, et pourtant c'est Bach. Si un orchestre ne joue pas Mozart ni Bach, il ne pourra pas jouer Brahms et Stockhausen. Les musiciens ne devraient pas être spécialistes, ils devraient tout jouer.

La philosophie a donc été très pragmatiquement trouvée par les programmeurs de nos saisons : multiplier les approches. Une première approche est de nous faire entendre Vivaldi, Bach ou

des *Variations Goldberg* de Bach sur instruments modernes le 15 décembre. Il faut se souvenir que la musique de Bach a longtemps été considérée « pure » par une certaine musicologie, c'est-à-dire désincarnée de tout timbre, facilitant ainsi le passage de l'instrument ancien vers l'instrument moderne, preuve perpétuelle de l'atemporalité de la musique du Cantor de Leipzig.

Il y a enfin la troisième méthode, peut-être la plus passionnante car propre à une institution telle que Radio France : faire collaborer « modernes » et « anciens ». L'épatante réussite de l'*Oratorio de Noël* interprété par l'Orchestre National de France dirigé par Václav Luks, en décembre 2022, nous a prouvé qu'Harnoncourt avait raison : jouer la musique ancienne sur instruments modernes est une victoire lorsqu'elle est le fruit d'une collaboration intelligente entre artistes de différentes spécialités. Nous accueillons encore une fois avec plaisir Leonardo García Alarcón pour faire travailler nos musiciens sur la musique de Bach et Mozart (les 6 octobre et 8 mars), Ton Koopman sur celle de Haendel (le 11 janvier), tout comme l'Ensemble Pulcinella mettra la Maîtrise particulièrement en valeur dans la musique de Vivaldi (le 10 décembre). Trois approches donc, pour trois manières de goûter au répertoire baroque au sein de la maison ronde. ■

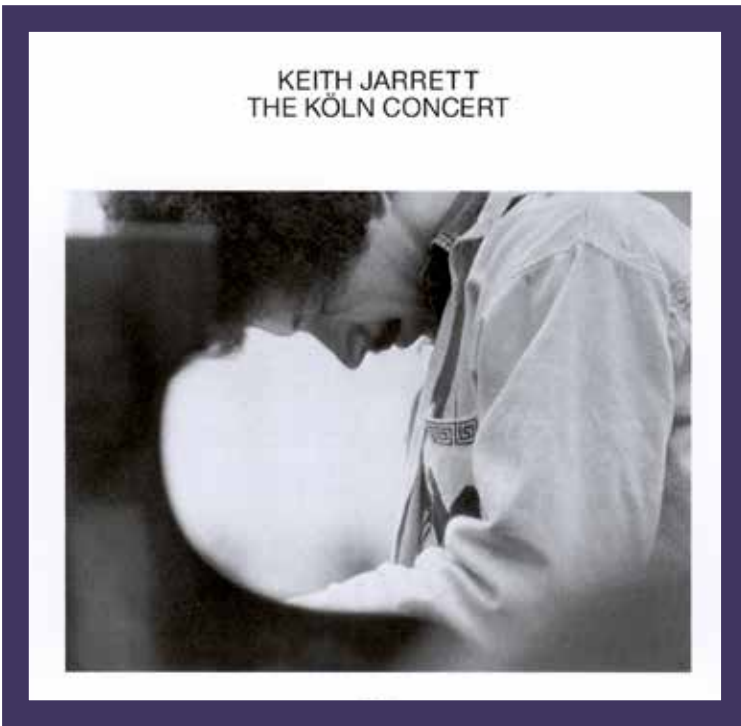
« Si un orchestre ne joue pas Mozart ni Bach, il ne pourra pas jouer Brahms et Stockhausen. Les musiciens ne devraient pas être spécialistes, ils devraient tout jouer. Nikolaus Harnoncourt »

capable de jouer les *forte* les plus glorieux d'une symphonie de Tchaïkovski ?

Pourtant, jouer sur instruments anciens n'est pas une fin en soi. Un des théoriciens les plus écoutés du retour à la façon de faire « de l'époque », Nikolaus Harnoncourt (1929-2016), est très clair sur ce point : « je ne suis pas si dogmatique en la

Rameau par des ensembles spécialisés invités (Gli Incogniti le 8 décembre, Les Ambassadeurs le 18 mars). La musique baroque vient à nous « clé en main », pourrions-nous dire !

La deuxième est de la faire jouer par nos instrumentistes « maison » : les musiciens de l'Orchestre National de France, notamment, donneront une version « orchestre de chambre »



© Keith Jarrett - The Köln Concert - label ECM

LE JAZZ NE FAIT PAS SON ÂGE

Au Studio 104 de Radio France, le jazz se joue « sur le vif ». Multiple, vivant et jubilatoire, il n'en est pas moins centenaire.

PAR ARNAUD MERLIN

Cette saison, on célèbre les cent ans de l'enregistrement électrique, né en 1925 : une révolution ! Imaginez-on les premiers grands chefs-d'œuvre de Louis Armstrong et de Duke Ellington sans le bénéfice de cette invention ?

Un siècle plus tard, le jazz se conjugue à tous les temps, et récolte toutes les épithètes. Il se montre électrisant, à la manière du quartette du guitariste Pierre Durand, qui sait tirer les leçons de Miles Davis en les mariant aux joies des expériences *funk* (le 14 septembre). Étincelant, lorsque le batteur Arnaud Dolmen tire parti de ses racines guadeloupéennes pour nous convier au plus ensoleillé des voyages. Fluide, quand le guitariste Gilles Coronado réinvente à sa main les contours d'un groupe atypique, à géométrie variable. Virtuose, avec le vocaliste Andreas Schaefer, converti à la simplicité du registre des *songs*, au sein d'un nouveau trio stimulant (12 octobre).

Le jazz d'aujourd'hui aime les échappées belles, comme celle de la flûtiste Fanny Ménégoz, repérée aux côtés de Magic Malik, et qui construit à son tour de troublants édifices. Il chérit les couleurs et la calligraphie sonore du trompettiste synesthésiste Antoine Berjeaut (le 17 mai). Il plonge avec délice dans l'incandescence *pop* de la flûtiste Sylvaine Héлары, qui convoque des textures veloutées venues d'autres univers musicaux. Il se délecte des innovantes illuminations orchestrées par le trompettiste finlandais Verner Pohjola.

Éclectique, le jazz contemporain sait aussi se souvenir de

son histoire, sans nostalgie. C'est ainsi que Julien Lourau s'approprie avec volupté le corpus électrique de Wayne Shorter (le 14 juin). La même flamme nourrit la réflexion du saxophoniste James Brandon Lewis, qui trempe sa plume dans le blues des origines autant que dans le son de ses glorieux aînés, de John Coltrane à Ornette Coleman (le 26 avril). C'est également le jeu avec les références qui habite le groupe Root 70, emmené par le tromboniste Nils Wogram.

L'hommage se montre parfois furieusement explicite, quand Fred Pallem et son Sacre du Tympan se consacrent à la part jazzique du répertoire d'André Popp, qui aurait eu cent ans en 2024 – et n'a pas composé que *Piccolo, Saxo et Compagnie* (le 8 mars). La filiation est encore manifeste lorsque Daniel Erdmann et Aki Takase célèbrent la mémoire de Duke Ellington, disparu voici un demi-siècle (le 11 janvier). C'est à dix mains que les pianistes Guillaume de Chassy, Andy Emler, Nathalie Loriers, Carl-Henri Morisset et Benjamin Moussay imaginent un cadavre exquis sur le monde de Keith Jarrett, cinquante ans après son célèbre *Concert de Cologne*. Et si les repères inscrits dans le patrimoine du jazz n'empêchent nullement le trio formé par Hervé Sellin, Jean-Paul Celea et Daniel Humair d'inventer de brillantes nouvelles histoires, le jeu du vétéran Kenny Barron semble aujourd'hui rien moins qu'intemporel (le 22 novembre). Décidément « sur le vif », au Studio 104, le jazz ne fait pas son âge ! ■

L'ORCHESTRE NATIONAL A RENDEZ-VOUS AVEC LA FRANCE

Depuis le lancement du Grand Tour, Max Dozolme accompagne les musiciens du National et le public venu les applaudir aux quatre coins de la France. Des moments aussi rares qu'intenses.

PAR MAX DOZOLME

La maison est derrière, le monde est devant. Un monde qui remplit à plus de 90% chacune des salles où l'Orchestre National de France pose ses valises, lors de ce Grand Tour, la grande tournée française de la doyenne des formations de Radio France. Au Pin Galant de Mérignac, dans la Coursive de La Rochelle, dans les Maisons de la culture d'Amiens et de Grenoble, à Lyon, Aix-en-Provence, Martignes, Anglet et Bayonne, c'est toujours la même histoire. Ce sont des mélomanes ou de simples curieux qui se pressent chaque soir pour découvrir un orchestre légendaire et des œuvres qui écrivent en lettres d'or son histoire sans cesse renouvelée: *Le Sacre du printemps* de Stravinsky, le *Prélude à l'après-midi d'un faune* et *La Mer*

de Debussy, le *Boléro* de Ravel, la *Pavane* de Fauré etc.

Les musiciens jouent mais aussi échangent avec ce public qui les écoute chaque jeudi soir sur France Musique, ou qui découvre pour la première fois le talent de la plus ancienne des formations symphoniques permanentes de France. Petits et grands ne sont pas avarés de questions aux solistes et aux musiciens de l'Orchestre, qui se prêtent bénévolement au jeu des questions/réponses lors des avant-concerts, ou pendant les ateliers musicaux, très suivis par les classes des conservatoires. Je me souviens des dédicaces de Cyrille Dubois et de Sarah Nemtanu à la fin des avant-concerts, ainsi que de la surprise du public de découvrir notamment que le premier violon solo du National est aussi celle qui interprète le *Concerto pour violon* de Tchaïkovski dans le

film *Le Concert* (2009) d'Aleksei Guskov. Je me souviens aussi de son alter égo musical, Luc Héry, parler au public des chefs marquants qui ont dirigé la formation. Il fallait le voir raconter avec émotion, et comme personne, l'histoire de cet orchestre qui vient de fêter ses 90 ans. Il paraît que les voyages forment la jeunesse, ceux du Grand Tour continuent de prouver que l'Orchestre National de France n'a pas pris une ride et continue de faire battre le cœur des mélomanes.

Cette année, l'histoire se répétera. L'Orchestre retournera dans des villes qu'il a connues, il y a un an, et qui l'attendent avec impatience: Dijon, Besançon, Compiègne, Châteauroux, Bourges, Chalon-sur-Saône, Grenoble, Massy. Cette petite ville mobile posera ses valises dans d'autres

lieux qui méritent d'entendre, pour une fois dans leur saison culturelle, un grand orchestre symphonique. Ces nouvelles étapes ont pour nom Arras, Vichy, Arcachon et Tarbes. À coup sûr, cette tournée sera l'occasion de rencontres et de retrouvailles avec des amis et des familles qui se tiennent loin de Paris. On n'échappera pas à l'acoustique parfois difficile de certaines salles, à la taille restreinte de certaines scènes, aux caprices de la SNCF, aux remplacements au pied levé... Mais il vaudra mieux se souvenir de l'émotion palpable qui circule entre les sièges de velours, de ce public qui se lève pour applaudir longtemps un orchestre talentueux et généreux, qui n'a pas oublié ces « coins » de France qui lui donnent son nom. ■

Directrice de la publication :
SIBYLE VEIL

« Saison 2024-2025 des concerts de Radio France » est une publication de la Direction de la Musique et de la Création de Radio France

Directeur :
MICHEL ORIER

Directeur de la rédaction :
DENIS BRETIN

Coordination éditoriale :
CAMILLE GRABOWSKI

Rédacteur en chef :
JÉRÉMIE ROUSSEAU

Coordination de la publication :
CAMILLE MORAGUES

Recherche iconographique :
ELAURINE BOCK (stagiaire)

Remerciements à France
Musique

Directeur :
MARC VOINCHET

Directeur des programmes :
STÉPHANE GRANT

Ont participé à cette publication :
CHRISTOPHE DILYS
MAX DOZOLME
LIONEL ESPARZA
BENJAMIN FRANÇOIS
THIERRY JOUSSE
SUZANA KUBIK
CHARLOTTE
LANDRU-CHANDÈS
ARNAUD MERLIN
ÉMILIE MUNERA
GABRIELLE
OLIVEIRA-GUYON
FRANÇOIS-XAVIER
SZYMCZAK
THOMAS VERGRACHT
LAURENT VILAREM

Design graphique :
NUITS BLANCHES STUDIO
nuitsblanches-studio.com

Illustrations :
GÉRARD LO MONACO

Imprimeur :
Imprimerie CHIRAT

Licences n° L-R-21-7837,
L-R-21-7404, L-R-21-7405

Programme donné sous réserve
de modifications
Impression en mars 2024

ÉTOILE ET TOILES

En un week-end, le National, le Philhar et le Chœur fêtent la musique du plus grand compositeur français de musiques de film. Georges Delerue aurait en cent ans.

THIERRY JOUSSE

Rendu célèbre par sa fidèle collaboration avec François Truffaut et par sa fameuse partition du *Mépris* de Jean-Luc Godard, Georges Delerue, né le 12 mars 1925 à Roubaix, est un fleuron de l'école française qui fit les beaux jours du cinéma français des années 1960-70. Compositeur lyrique, fin mélodiste, Delerue, après de très sérieuses études au Conservatoire de Roubaix, plonge dans la musique de film à la fin des années 1950, en travaillant d'abord pour des court-métrages d'Agnès Varda ou de Georges Franju. Mais sa rencontre avec François Truffaut sur *Tirez sur le pianiste* (1960) marque le vrai début d'une trajectoire magnifique qui le verra s'installer à Los Angeles, à la fin des années 1970, époque où il remporte un Oscar pour une musique un peu oubliée aujourd'hui, celle de *I Love You je t'aime* de George Roy Hill.

Si sa carrière hollywoodienne, ponctuée par des collaborations avec John Huston, Mike Nichols, George Cukor ou encore Oliver Stone, est passionnante, c'est tout de même en France qu'il a donné quelques unes de ses meilleures partitions. Avec Truffaut, il atteint des sommets de lyrisme



Catherine Deneuve dans *Le dernier métro* de François Truffaut

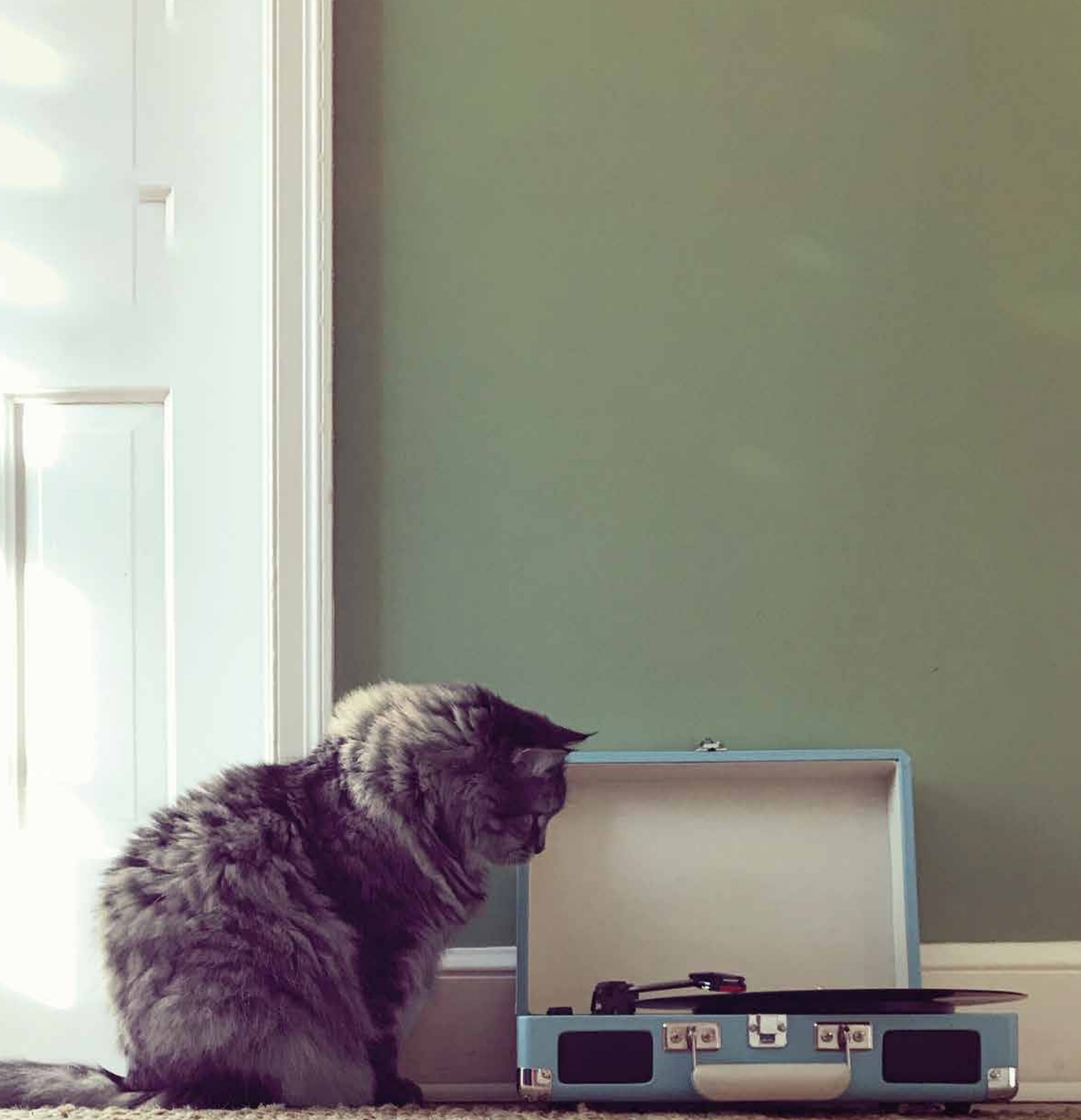
dans *Jules et Jim*, *Les Deux Anglaises et le Continent* ou dans *La Femme d'à côté*, et son allègre *Grand Choral*, très XVIII^e siècle, composé pour *La Nuit américaine* est resté dans toutes les mémoires. Mais le cinéaste avec lequel il a finalement formé le duo le plus durable, s'appelle Philippe De Broca, un des représentants les plus crédibles du cinéma populaire français. Les musiques de *Cartouche*, de *L'Homme de Rio*, du *Roi de cœur* ou, encore, dans un registre plus mélancolique, de *Chère Louise*, font partie des partitions

marquantes de ce compositeur décidément très français. Sans oublier les chansons qu'il a composées pour *Viva Maria* de Louis Malle ou pour les films d'Henri Colpi – *Trois petites notes de musique* dans *Une aussi longue absence* ou *Heureux qui comme Ulysse*, tiré du film éponyme, interprétée par Georges Brassens.

Réputé pour ses couleurs douces et chaudes, et son sens élégiaque de la mélodie, Georges Delerue a parfois surpris son monde en s'aventurant dans le

monde de la dissonance. C'est le cas dans *L'Important c'est d'aimer* d'Andrzej Żuławski, une de ses musiques les plus puissantes, ponctuée de stridences spectaculaires, mais davantage encore dans *Police Python 357*, polar melvillien d'Alain Corneau, ou dans les méconnus *Quelque part quelqu'un* et *Jamais plus toujours* de Yannick Bellon. Autant de films marqués par l'usage de chœurs étranges et de cordes inquiétantes, bien loin de l'image rassurante véhiculée parfois par les suaves humeurs de Georges Delerue.

À la tête d'une œuvre énorme, Delerue, disparu trop tôt en 1992, a su incarner, pendant une bonne trentaine d'années, la musique de film dans tous ses états. Sa disco-filmographie est considérable, et il n'est pas rare que l'amateur éclairé y découvre de nouvelles richesses, comme par exemple dans la très belle partition de *L'Insoumis* d'Alain Cavalier, ou dans celle de *Classes tous risques*, le premier long-métrage de Claude Sautet. Au total, Georges Delerue est sans doute, de tous les grands compositeurs de cinéma de sa génération, celui dont les musiques ont marqué le plus durablement l'imaginaire collectif des spectateurs et des spectatrices (les 11 et 12 avril). ■



**Ce monde
a besoin
de musique.**

